Fondation de la France Libre

Ceux qui n'ont

jamais posé

leurs armes

www.france-libre.net

Numéro 41

Revue de la Fondation de la France Libre – Septembre 2011

Sommaire

La Vie de la Fondation

Le mot du président. 1
Cérémonies commémoratives du 9 novembre. 1
La troisième convention générale de la Fondation de la France Libre. 2

Histoire

Récit des événements vécus pendant la guerre (2e partie). 3
La guerre de Mary-Victor Négrier (2e partie). 7
Résister dans les camp nazis. 11

14ème cahier de la 1ère DFL

Livres 16

In memoriam 18

Carnet 19

Dons et legs 20

Dans les délégations 21

Chez nos amis

L'Amicale de la 1ère DFL. 27
Les Cadets de la France Libre 27

La vie au club 28

Revue d'information trimestrielle de la Fondation de la France Libre
Parution : Septembre 2011
Numéro 41

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »

N° commission paritaire : 0212 A 056 24
N° ISSN : 1630-5078
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :
59, rue Vergniaud - 75013 Paris
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80
E-mail : sylvain.cornil@france-libre.net

VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre Paris CCP La Source 42495 11 Z
Prix au N° : 5 Euros

Abonnement annuel : 15 Euros

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :
Imprimerie MONTLIGEON - 02 33 85 80 00
Dépôt légal 3ème trimestre 2011
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Général Robert BRESSE
RÉDACTEUR EN CHEF : Sylvain CORNIL-FRERROT
CONCEPTION GRAPHIQUE : Bruno RICCI

Le mot du président

Ma participation à l'assemblée générale de la 1re DFL, le contact avec nos délégués au siège et mon passage dans trois de nos délégations m'ont permis, entre le 9 juin, date de mon élection à votre présidence (*j'assurai auparavant l'intérim d'Yves Guéna*), et le 9 juillet (*fermeture du siège*), de mesurer la vigueur de la Fondation, mais aussi les attentes de beaucoup quant à son action et à son devenir.

Partisan fervent des principes de l'économie des forces et de la concentration des moyens, sans ignorer les autres défis, je me suis d'abord attaché, en lien étroit avec notre secrétaire général et les services de la mairie de Paris, à mettre la Fondation en mesure de tenir sa convention, trop souvent et trop longtemps ajournée. Je vous donne donc rendez-vous le ***7 décembre***. Cette convention me donnera l'occasion de vous présenter l'état de notre premier grand chantier : faire, en lien étroit avec la 1re DFL, du 70e anniversaire de la bataille de Bir Hakeim, en mai-juin 2012, un événement national et probablement binational, avec nos amis britanniques.

Dans cette démarche, j'ai eu le bonheur de rencontrer, au ministère de la Défense, des interlocuteurs qui partageaient nos vœux et nos ambitions.

C'est pourquoi, sans préjuger de décisions qui ne sont pas de notre ressort, ni des modalités d'exécution qui seront communiquées dès que possible à nos délégations et le 7 décembre à tous, je puis d'ores et déjà vous annoncer que la quinzaine allant du dimanche 27 mai au lundi 11 juin (début et fin de la bataille) fera l'objet de grandes manifestations tant à Paris et Bir Hakeim que dans chaque département.

Je demande donc à nos délégués et à leurs équipes de se tenir prêts, le moment venu, à accompagner le même jour dans tous les départements l'accueil d'une exposition consacrée à la bataille. Nous prévoyons également le dévoilement de plaques commémoratives dans les lieux actuellement baptisés du nom de Bir Hakeim comme dans ceux qui pourraient l'être à cette occasion.

J'appelle tous les Français Libres à inscrire d'ores et déjà ces dates dans leurs agendas. Ces manifestations sont organisées en leur honneur et n'auront tout leur sens que s'ils sont présents, ceux de Bir Hakeim bien sûr, mais aussi tous les autres, tous ceux qui ont permis par leur engagement que vive la France.

Robert Bresse

Cérémonies commémoratives du 9 novembre

Les présidents de la Fondation de la France Libre et de l'Amicale de la 1re DFL vous prient de participer aux cérémonies à la mémoire du général de Gaulle et des Français Libres qui auront lieu le :

dimanche 6 novembre 2011

9h30 – Dépôt de gerbes au monument du général Brosset, quai Branly, et au pont Bir-Hakeim.

10h15 – Rassemblement au pied de la statue du général de Gaulle au rond-point des Champs-Élysées-Clemenceau pour le dépôt d'une gerbe de fleurs.

11h00 – Messe dominicale à la chapelle Saint-Louis de l'École Militaire, 13 place Joffre – 75007 Paris.

À noter dès à présent dans vos agendas

3e CONVENTION GÉNÉRALE de la FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

La 3e Convention Générale des participants à la Fondation de la France Libre se déroulera le :

Mercredi 7 décembre 2011 de 9h00 à 13h00

Salle des Congrès de l'« Espace REUILLY »
21 rue Antoine-Julien Hénard - 75012 Paris

Les membres participants à la Fondation de la France Libre seront convoqués officiellement et individuellement par courrier.
L'ordre du jour sera joint à la convocation.

Cartes de vœux 2012

Au seuil de l'année 2012, la Fondation vous propose ses cartes de vœux.

Elles seront disponibles, début décembre, au prix de ***15 €*** *le paquet (port compris) de 10 cartes et enveloppes.*

Pour toute commande, veuillez retourner le bon ci-dessous, accompagné du chèque correspondant à l'ordre de :
« Fondation de la France Libre »

Mme/Mlle/M. : .....
Adresse : .....
Code postal : ..... Ville : .....
Désire recevoir ..... paquets (s) de 10 cartes de vœux 2012.
Je joins, à cet effet, un chèque de : ..... euros.

Fondation de la France Libre - 59 rue Vergniaud - 75013 PARIS

Récit des événements vécus pendant la guerre (2e partie)

Richard Townsend

MFV2030 bateau de pêche rapide

Il était évident que la lenteur de nos bateaux de pêche augmentait considérablement nos difficultés et il fut décidé de construire un bateau spécial ayant l'aspect d'une pinasse du type du *P11*

Le P11 *(coll. particulière).*

mais qui en réalité serait un navire à grande vitesse capable d'atteindre les 20 nœuds. En plus des deux moteurs pour les allures rapides il était prévu un moteur central de plus petite taille permettant de croiser à 7 nœuds, allure normale d'un bateau de pêche.

Cette nouvelle pinasse (appelée *MFV2023*) se montra très utile pour nos incursions et retours rapides pendant les mois d'été. Il fut décidé que Daniel prendrait le commandement de ce bateau dont la livraison était prévue en 1942 et que je commanderai un autre bateau, analogue au *N51*, qui devait rejoindre la flottille.

Le *« Président Herriot », A04, MFV2022*

En octobre 1942, je fus envoyé à Shoreham par voie maritime pour superviser, au chantier de construction de yachts *« Lady Bee »*, la remise en état de mon nouveau commandement. Il avait triste allure, était sale, négligé et défiguré par une énorme superstructure rouillée ; il avait été utilisé dans l'estuaire de la Tamise pour le repérage des mines larguées par parachute. En dépit de son apparence dépenaillée j'en tombais immédiatement amoureux.

Le P11 *et le* Président Herriot *à Falmouth (coll. particulière).*

C'était un chalutier de Concarneau, construit en robuste chêne, d'un modèle semblable à celui du *N51* mais avec des lignes plus harmonieuses et quelque chose de plus grand et de plus puissant. Il portait le nom de *« Président Herriot »* mais avait reçu le numéro *A04*. Finalement il fut désigné par *MFV2022* à l'instar du reste de la flottille, mais j'en parlerai sous le nom d'*A04* ainsi que j'ai procédé pour le *N51* et le *P11*.

Je me mis en relation avec M. Burgoyne le directeur du chantier ; il était extrêmement intéressé par la transformation et fut d'une aide très précieuse tout comme M. Webb le représentant de l'Amirauté. Le *A04* était le seul bateau de construction traditionnelle en cours de réparation, les autres étant des navires de forces côtières. Je discutais en détail avec notre bureau de Londres, ce qui était une nécessité, et on me donna carte blanche pour les travaux de remise en état.

Le *A04* fut mis en cale sèche, inspecté dans le détail et recalfaté. La cale à poisson fut supprimée et l'espace vacant transformé en carré et local radio. On aménagea des locaux de vie confortables et de nombreuses couchettes pour les agents que nous devions acheminer ou récupérer. Le poste d'équipage, à l'inverse de ce qui se pratique ordinairement dans la marine, se trouvait à l'arrière du compartiment des moteurs et on y accédait par un panneau situé dans la cuisine, elle-même située derrière la timonerie.

J'étais déterminé à procurer les meilleures conditions de vie possibles à l'équipage et, au grand étonnement de mes fournisseurs, j'insistai pour que le poste soit peint d'une couleur gris pigeon et les montants des couchettes soient écarlates.

Quand finalement l'équipage embarqua il fut très surpris par l'aspect chaleureux du poste et je n'avais absolument aucun doute que cela constituait un facteur très important pour le moral.

Il fallut veiller à de nombreux détails : retrouver et remettre en place tous les apparaux de chalutage, poulies, potences, etc., concevoir et réaliser les postes pour nos quatre mitrailleuses antiaériennes *Bren* jumelées qui, lorsque nous étions en opération, devaient être rapidement installées de nuit et cachées pendant le jour sous les filets. Il fallut aussi approvisionner des voiles, un foc, une grand'voile et une misaine ; plus tard nous leurs dûmes notre salut. Il y avait aussi un équipement de radio spécialement conçu pour nous permettre de communiquer directement avec le Centre Radio des Renseignements de Bletchley. Un magicien de la radio (Le capitaine *« Tommy »* Tucker, des Transmissions) venait de temps à autre de Bletchley pour nous installer les dernières trouvailles. Tout cela nécessitait une antenne spéciale installée à l'intérieur du mât car nous ne pouvions évidemment pas être aperçus avec un aérien radio alors que nous voulions passer pour un bateau de pêche de la côte française.

Quand la transformation fut près d'aboutir, l'équipage arriva du dépôt des Patrouilles de Lowestoft. Le patron était Ralph Hockney de Lowestoft et le chef

Le QM Ralph Hockney en tenue de pêcheur breton occupé à faire la peinture transformant le Président Herriot *en bateau de pêche français (coll. particulière).*

mécanicien, Johns de Milford Haven, tous deux marins pêcheurs et remarquables par leur efficacité calme et tranquille ; ils devinrent très tôt de véritables amis pour moi. Le reste de l'équipage comprenait deux matelots, un chauffeur, un cuisinier

et un opérateur radio. Tous se révélèrent aussi de première qualité. Un breton de l'équipage, Raymond Le Roux, prêté par la

Raymond Le Roux sur le Président Herriot *(coll. particulière).*

Marine française, était spécialement bon ; c'était un excellent marin et une mine de connaissances sur l'environnement local. Il s'intégra parfaitement à l'équipage et je pense qu'à aucun moment il ne se sentit un étranger. L'enseigne de vaisseau John Garnett nous rejoignit en novembre 1942 comme second ; c'était sa première affectation après l'entraînement à *« King Alfred »*[1] . Un grand garçon plein d'enthousiasme qui avait une grosse voix et qui gagna le surnom de *« corne de brume »* dans la flottille. Il devint un grand ami et nous restâmes liés en dépit des années.

Puis tout fut prêt et nous appareillâmes

Steven Mackenzie et Daniel Lomenech (coll. particulière).

pour Falmouth, intégrés à un convoi. Cependant des ennuis de moteur ne tardèrent pas à se déclarer et après de nombreux arrêts non prévus nous arrivâmes à destination au début de décembre 1942. Le moteur de l'*A04* était un *Deutz*, de fabrication allemande dont les pièces de rechange étaient extrêmement rares en Grande-Bretagne. L'agent de *Deutz* à Londres avait révisé le moteur à Shoreham et il se trouvait maintenant requis à Falmouth où, après maints efforts, il parvint à faire fonctionner convenablement le moteur. En réalité celui-ci ne resta jamais sans problèmes mais le chef Johns parvint à connaître ses particularités et fut en mesure de le maintenir disponible.

Quand il fonctionnait bien ce moteur était très performant mais il avait de fâcheuses habitudes ; l'une d'elles se manifestait par des prises de feu dans le conduit d'échappement qui s'élevait à tribord le long de la timonerie ; il en résultait des projections d'étincelles à grande hauteur.

Cela arriva une nuit le long de la côte française alors que nous avions deux agents à bord, nous en fûmes quelque peu secoués. La lueur devait se voir à plusieurs milles de distance. Afin de piéger les étincelles nous utilisâmes la passoire du cuisinier qui fut affalée sur l'échappement à l'aide d'un câble. Le stratagème marcha bien jusqu'au moment où les soudures lâchèrent. Le bol de la passoire fut projeté à la mer tandis que les deux poignées se balançaient tristement au bout du câble. Cet incident constituait clairement un risque pour la mission, aussi quand nous revînmes à Falmouth, M. Burton l'ingénieur civil attaché au Quartier général vint sur place et prescrivit un remède. Celui-ci consistait à faire passer l'échappement dans une boîte alimentée en eau par le système de refroidissement du moteur ; un très bon extincteur mais qui hélas avait l'inconvénient d'arroser tout et tout le monde de gouttes chargées de suie. Quand l'eau n'était pas branchée Raymond et moi nous utilisions le système pour cuire des poulpes, vraiment délicieuses.

Un présent pour le général de Gaulle

Cette période fut celle d'un travail intense pour préparer les opérations futures et en

Le N51 *(coll. particulière).*

février 1943 nous rejoignîmes les Îles Scilly en vue de la mission *« Hawkins »*, dont l'objectif était de déposer deux agents et du matériel et d'en reprendre deux autres avec du courrier. La première tentative n'eut pas de suite car nous nous heurtâmes à du mauvais temps. Mais quelques jours après nous partîmes. Nos ordres étaient d'aller au rendez-vous habituel pour rencontrer le *« Narval »* un bateau beaucoup plus important que les précédents, dans lequel avait été aménagé un compartiment secret pour cacher des agents et du matériel. Il nous avait été dit que nous avions aussi une chance de revoir notre vieil ami *« Les Deux Anges »*. Nous nous rendîmes au point convenu par un temps vraiment affreux avec un fort vent de sud-est et une grosse houle et là nous attendîmes jusqu'à la mi-journée, fin du délai de rendez-vous. Nous étions alors devant un choix : prolonger notre attente pour le cas d'une arrivée tardive des *« Deux anges »* ou du *« Narval »* ou bien effectuer une recherche parmi les bateaux se trouvant dans un rayon de deux ou trois milles, dans l'éventualité où nos correspondants ne se trouveraient pas à la bonne position, ce qui était fréquent avec les bateaux de pêche pas très attentifs à la position précise des rendez-vous. Nous prîmes la seconde solution et commençâmes par examiner deux ou trois bateaux qui n'étaient pas le *Narval*. Pendant ce temps *« Les Deux Anges »*, qui avait appareillé plus tard que prévu et se trouvait très ralenti par la mer debout, nous aperçut alors que nous nous éloignions et dût rentrer à Port-Manech.

Réalisant, mais trop tard, ce qui arrivait, nous préparâmes un rendez-vous pour le jour suivant. Nous fîmes cap vers le large, au-delà de la route des convois, et mîmes le chalut à l'eau. C'était là notre habitude en pareil cas, permettant de passer la nuit bien plus confortablement et en ramenant du poisson dont une part allait aux *« Deux Anges »* qui avait peu de temps pour pêcher lors de nos rencontres.

Le lendemain matin nous arrivâmes de bonne heure au rendez-vous. *« Les Deux Anges »* apparut, marchant bien dans la grosse houle. Nous devions déposer à son bord deux agents et un grand nombre de colis. Il n'était pas question que *« Les Deux Anges »* nous accostât, car avec le roulis nous aurions écrasé son bordé. Nous mîmes en avant doucement et le patron des *« Deux Anges »* fit de même tandis que les passagers sautaient du mieux qu'ils pouvaient. Les colis ainsi que l'énorme quantité de courrier que *« Les Deux Anges »* avait apportés furent lancés d'un bord à

[1] *HMS King Alfred* : Ecole des officiers de la réserve volontaire de la Marine Royale.

l'autre. Il y eut beaucoup de confusion mais finalement tout fut réglé et les deux bateaux se séparèrent. Les agents que nous avions embarqués étaient Rémy qui, revenu en France par avion, repartait avec la *Gestapo* à ses trousses et Fernand Grenier, personnalité de haut rang du Parti communiste, qui s'était caché pendant des mois et se trouvait en très mauvaise santé. Il était à l'évidence très malade et le mauvais temps ne lui vint pas en aide.

Rémy était manifestement contrarié par le rendez-vous manqué de la veille. Je lui expliquais que j'attendais Le *Narval*, il me répondit que *Le Narval* avait été détruit lors d'un raid de la *RAF* sur Lorient une quinzaine de jours auparavant et que le renseignement avait été envoyé à Londres. Pour quelle raison cette information ne m'était-elle pas parvenue, je l'ignore. Cette défaillance faillit se terminer en désastre. Rémy était particulièrement soucieux à cause d'un très volumineux colis qu'il avait apporté. Celui-ci fut aussitôt descendu au carré où Rémy dans un beau geste ouvrit l'emballage et fit apparaître une azalée haute de plus de cinquante centimètres, couvert de fleurs rouges. Ma première réaction fut de penser *« Pourquoi tout ce tintouin pour une damnée plante et dans de pareilles conditions »*. Rémy nous

L'équipage du N51 *(coll. particulière).*

raconta alors comment avant de repartir pour la France il avait rencontré le général et madame de Gaulle et leur avait demandé ce qu'ils aimeraient qu'il leur rapportât à son retour. Le général demanda une boîte contenant de la terre de Lorraine et madame de Gaulle une fleur qui avait grandi dans la terre de France. Il transporta ces objets à la barbe des Allemands qui le recherchaient, risquant sa vie pour accomplir ce geste. C'était caractéristique de son courage. Puis Rémy nous montra un beau coffret de bois marqueté contenant un peu de terre lorraine et pour faire bon poids deux bouteilles de cognac de 1807.

Nous mîmes cap au nord avec un temps toujours aussi mauvais ce qui d'une certaine manière nous arrangeait car nous pensions que les Allemands seraient moins enclins à nous inspecter. Cependant c'était très dur pour nos passagers.

Une fois franchi le travers d'Ouessant, je descendis pour dormir quelques heures, après avoir été sur le pont depuis 4 heures du matin ; c'était là mon programme habituel en opération. Peu après m'être assoupi, je me rendis compte que l'alarme appelait aux postes de combat et j'entendis les pas précipités des hommes qui se ruaient vers les mitrailleuses anti-aériennes. Un avion nous avait survolés en nous illuminant avec un puissant projecteur. Nous n'avions aucune idée de son identité et attendions avec anxiété s'il allait revenir pour nous bombarder ou nous mitrailler. Mais rien ne se produisit et nous rentrâmes sans incident aux Scilly avec une forte mer et une très mauvaise visibilité. Nous n'avions pu établir de contact radio et la protection aérienne n'était donc pas au rendez-vous. Une *MTB*[2] nous attendait aux Scilly pour convoyer nos passagers et le courrier vers Dartmouth, mais la mer était tellement mauvaise qu'elle dût le plus souvent marcher à vitesse réduite et s'arrêter à Falmouth. Plus tard nous apprîmes qu'un *Whitley* anti-sous-marin du *Coastal Command* avait signalé un bateau de pêche tous feux éteints au large d'Ouessant.

Nous étions finalement satisfaits qu'un nouveau bateau avec un nouvel équipage ait pu remplir avec succès une mission dans des conditions difficiles.

Au printemps nous fîmes plusieurs opérations réussies et heureusement avec un temps plus clément.

Une nouvelle complication survint sous la forme d'un vaste champ de mines qui s'étendait au sud-est d'Ouessant depuis les approches de Brest jusqu'à l'ouest de Penmarc'h. Il avait été mouillé par nos sous-marins contre les *U-Boats* qui constamment parcouraient dans les deux sens la côte entre Bordeaux, Lorient, Saint-Nazaire et Brest, ainsi que nous l'avions souvent constaté de très près. Cela signifiait que nous devions rester au large bien plus longtemps qu'auparavant et la navigation devint bien plus délicate car nous ne pouvions plus effectuer notre atterrissage que tout près de notre point de rendez-vous.

La flottille de la patrouille côtière à Helford

Au mois de juin 1943, la flottille, qui désormais comprenait les *N51*, *P11*, *A04*, *MFV2023* et un thonier servant de magasin, quitta sa base de Falmouth pour Helford River. Notre quartier général se trouvait à bord du *HMY Sunbeam*, un magnifique trois-mâts goélette appartenant à Lord Runciman, le magnat de la marine marchande. Pour plus de sécurité, les communications utilisaient un émetteur spécial du *SIS*[3]. Le *Sunbeam* servait de centre de transmissions pour les bateaux à la mer faisant ainsi de la flottille une unité indépendante et isolée, reliée au quartier général du *DDOD*[4] par un téléphone d'alerte. Le *SOE* disposait de bureaux à terre.

Le *MFV2023*, désormais admis au service, accomplit plusieurs opérations avec succès entre juin et septembre. Ses performances étaient remarquables et sa vitesse élevée lui permettait de poursuivre ses missions pendant les plus brèves nuits d'été et en dépit de la très forte augmentation des patrouilles aériennes allemandes au nord et à l'est d'Ouessant. Le bateau était commandé par Daniel Lomenech jusqu'à son départ pour les sous-marins à la fin de l'été ; un officier de marine français, Jean-Jacques Tremayne, prit la suite. Le *A04* rejoignit Tresco où il reçut une mission de soutien.

Le chalutage sur le N51. *Daniel Lomenech à droite, avec son chandail blanc (coll. particulière).*

En plus de celle-ci nous nous entraînâmes régulièrement à la pêche et à ce que nous devions exécuter au cas où nous serions confrontés à une patrouille allemande.

[2] *Motor Torpedo Boat* : Vedette lance-torpilles.
[3] *Secret Intelligence Service* (ou *Military Intelligence*, Section 6 : MI 6) : Service des renseignements militaires extérieurs.
[4] *Deputy Director Operations Division* : Directeur adjoint de la division des opérations.

Opération « *Inbred* »

En septembre 1943 le *MFV2023* exécuta l'opération *« Inbred1 »* dans le but de récupérer des agents et du courrier mais *« Les Deux Anges »* ne fut pas au rendez-vous. En octobre le *A04* fut envoyé pour tenter *« Inbred II »* qui avait le même objectif qu'*« Inbred I »*. Le temps était mauvais avec de forts vents de sud-ouest. Nous quittâmes Tresco avec l'intention d'atteindre Bishop Rock et d'y évaluer la situation. Alors que nous atteignions la pleine mer le moteur décida de s'arrêter à cause d'un filtre encrassé ; le chef, tout à fait stoïque, entreprit de le nettoyer alors que nous observions avec une certaine appréhension les brisants écumants sous le vent. Puis nous vînmes au vent et forçâmes notre route contre d'énormes vagues jusqu'au phare. A l'évidence, il n'y avait pas d'espoir de réussir la traversée, aussi le quartier général nous fit-il rentrer à Tresco.

Le Président Herriot *au départ des îles de Scilly lors de l'opération* Inbred *en septembre 1943 (coll. particulière).*

Une quinzaine de jours plus tard, le 18 octobre 1943 *« Inbred III »* fut décidé. Nous partîmes avec un temps peu prometteur, un baromètre en chute et du vent de sud-est ; cependant nous marchâmes à une vitesse raisonnable malgré une forte houle et continuâmes au sud jusqu'à notre point tournant vers l'est pour nous rapprocher de la terre. Peu après ce changement de cap le vent forcit jusqu'à une vitesse que nous estimions entre 70 et 80 nœuds. Il n'y avait pas de chance raisonnable de réussir le rendez-vous, car la houle le rendrait impossible pendant au moins trois jours et nous dépasserions alors les délais prévus. De plus, nous étions en grand danger car il nous était impossible de faire route sous le vent pour chercher un abri. La sécurité du dispositif devenait alors critique. Tout bien pesé je décidai de rentrer.

Nous devions d'abord gagner le large pour éviter le champ de mines ce qui signifiait faire cap vent debout. La mer était énorme et le vent tellement violent qu'elle s'aplatissait dans les rafales pour devenir ensuite encore plus forte. Le *A04* était splendide, il se levait dans la vague comme un canard projetant les embruns plus haut que la tête de mât, vibrait, faisait comme une pause et repartait en avant. Après avoir fait suffisamment de route vers le large, ce qui nous parut durer une éternité, nous pûmes laisser porter et faire venir le vent à la hanche bâbord. Presque immédiatement se produisit un énorme fracas, le moteur partit en survitesse et le bateau tout entier se mit à vibrer. Nous avions heurté une épave et endommagé notre hélice perdant, nous le constatâmes plus tard, une pale entière et près de la moitié d'une autre. Même à vitesse très réduite le moteur perdait de l'huile et le chef craignait que les fortes vibrations ne finissent par rompre la ligne d'arbre à l'arrière. Il n'y avait pas d'autre solution que d'arrêter le moteur et de rentrer à la voile.

La grand'voile, la misaine et le foc nous donnaient une vitesse d'environ 2 à 3 nœuds mais les violents mouvements du bateau étaient très atténués. Le premier impératif était de se maintenir à l'extérieur du champ de mines et de passer Ouessant en sécurité. Après cela nous pourrions faire route vers Helford.

A la vitesse de 3 nœuds nous pouvions donc parcourir environ 70 milles par jour, il nous fallait donc de l'ordre de 24 heures pour atteindre l'ouest d'Ouessant et 3 jours de plus pour toucher les côtes anglaises. C'est dire qu'au moment où nous fîmes l'atterrissage, nous n'avions pu faire de point depuis 5 jours. Quand enfin nous découvrîmes la terre, nous approchions de la baie de Saint Austell. Le vent et le courant nous avaient poussés bien plus à l'est que nous ne l'avions estimé. Cependant, au même moment le vent se calma un peu et nous perçûmes la protection du Cap Lizard, ce qui nous permit de redémarrer le moteur et de rejoindre tant bien que mal, doucement et péniblement la rivière Helford.

Ce fut avec beaucoup de soulagement que nous prîmes notre mouillage, totalement épuisés mais non sans fierté d'appartenir aux rarissimes navires de Sa Majesté qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, rentrèrent de mission à la voile.

Ce fut là ma dernière opération et en novembre je rejoignis Fishguard pour prendre le commandement du yacht à moteur *Anne* qui opérait comme escorte d'un sous-marin expérimental du *SOE*. Ce fut aussi, autant que je puisse le savoir, la dernière opération conduite par la patrouille côtière sur les côtes ouest de la Bretagne, bien que la Section des forces côtières à Dartmouth continuât à mener des missions audacieuses et brillantes sur les côtes nord de la Bretagne.

A cette époque la *RAF* avait perfectionné ses techniques d'atterrissage de nuit et pouvait accomplir en une nuit ce qui nous prenait 3 jours dans le meilleur des cas.

Pendant les 21 mois d'activité de la flottille, une traversée fut effectuée presque chaque mois. Un grand nombre d'agents furent transportés dans les deux sens et le courrier acheminé contenait des renseignements de la plus haute importance. Tout cela fut accompli à la barbe des Allemands sans qu'aucune vie ne soit perdue et mené à bien grâce à une organisation méticuleuse et un souci du détail non seulement de la part des équipages mais aussi du quartier général, des reconnaissances et escortes de la *RAF*, des ingénieurs, des spécialistes des transmissions, des ouvriers des chantiers et de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre contribuèrent à notre succès.

Richard Townsend Lt (RNVR)

Traduit par Yves Ploux,
Capitaine de vaisseau honoraire

En récompense de ses services Richard Townsend reçut la DSO (Distinguished Service Order).

Après la guerre, il fut professeur de Français et d'Allemand, carrière qu'il termina comme directeur des Langues modernes au Lycée de Portree dans l'île de Skye en Ecosse.

Il est décédé en 1999.

C'est à l'occasion d'une recherche sur la mission du philosophe Jean Cavaillès à Londres en février 1943 que Sir Brooks Richards nous mit en relation avec Richard Townsend qui nous fit parvenir des photographies prises à bord lors des missions.

Par la suite Madame Townsend nous communiqua très aimablement le texte des souvenirs de son mari en soulignant qu'elle serait très heureuse et honorée qu'ils soient publiés en France.

La guerre de Mary-Victor Négrier (2e partie)

Sous-officier dans les FAFL

Nous devenons des aviateurs, mais des *« rampants »* et, malgré toutes les promesses, après deux mois d'attente à Rayak, dans la vallée de la Bekaa, sur le terrain où s'entraînent une quinzaine de pilotes de chasse sur des avions français de récupération, nous sommes plusieurs à être déçus de devoir constater qu'on nous a *« couillonnés »*.

Las d'attendre un éventuel départ, je suis heureux de voir se former le groupe de chasse *Alsace* qui part pour l'Egypte et la Libye. Nous sommes équipés d'avions anglais *Hurricane*, et, pendant plusieurs mois, à partir d'un terrain de fortune en plein désert, les pilotes font de la protection de convoi en mer, des attaques au sol contre les troupes de Rommel.

Le général de Gaulle inspecte le groupe Alsace *après sa campagne, en septembre 1942 (coll. Amicale des FAFL).*

Puis ce sera la grande offensive lancée par Rommel qui, malgré sa puissance et sa rapidité, sera retardée par une poignée de Français libres, dont le rôle et le courage n'ont pas été assez dits, sous les ordres du général Kœnig à Bir Hakeim. Car sans les quelques jours gagnés, grâce à leur résistance exemplaire, la retraite des troupes alliées aurait été une catastrophe. Le groupe *Alsace*, obligé de se replier vers l'Egypte, rejoint le flot de la retraite sur la route unique à deux voies où tout ce qui roule va dans le même sens. La route n'est pas assez large, et les véhicules à chenilles passent dans le sable, laissant le goudron aux camions lourdement chargés d'hommes et de matériel que les *Messerschmitt* attaquent en rase-mottes à la mitrailleuse.

Sans l'héroïque résistance de ces Français et le miraculeux manque de ravitaillement en carburant des *tanks* allemands, la ligne de défense installée à la hâte entre la mer et la dépression de Qattara aurait été enfoncée et les conséquences sur l'issue de la guerre, incalculables.

Car, à cette époque, les Allemands avaient brisé le front russe, se battaient à Stalingrad, qui ne résistait que grâce à l'apport gigantesque de matériel américain par le Golfe Persique. La Turquie, hésitante, ne se serait pas opposée au passage des Allemands, qui auraient envahi la Syrie, le Liban, la Palestine et enfin tout le Moyen-Orient jusqu'au Golfe Persique, mais aussi l'Egypte, alors probablement consentante, coupant ainsi le ravitaillement aux Russes et, par là même, changé le cours de la guerre. On peut ne pas être d'accord avec cette analyse, mais il reste qu'elle aurait été la plus probable sans les *tankers* de ravitaillement allemands coulés et sans ces Français libres de Bir Hakeim […].

Une nouvelle base nous est attribuée près d'Alexandrie et les missions habituelles continuent jusqu'au départ au repos au Liban, et aussi le départ de presque tous les pilotes pour le front russe, où se forme le groupe *Normandie-Niemen* ; ce sont tous des pilotes de valeur : Littolf, Tulasne, Castain Poznanski et une dizaine d'autres, qui mourront tous en combat après avoir abattu un grand nombre d'Allemands.

Presque tout le reste d'entre-nous embarque à Suez au début de novembre 42 sur un vieux transport de troupes, l'*Orduña*, avec pour destination l'Angleterre. C'est un grand et vieux cargo mixte battant pavillon britannique.

Nous sommes trois mille à bord, Sud-Africains, Tchèques, Anglais et Français. A l'avant et à l'arrière, un canon et aussi une *« saucisse »*[1] gonflée prête à s'élever au bout de son câble enroulé sur un treuil, ceci pour éviter une attaque aérienne basse altitude. Loger tous ces hommes n'est pas facile. Aussi, presque toutes les cales sont aménagées jusqu'au plus profond avec des couchettes étroites et d'accès difficile ; il y règne une chaleur et une odeur de crasse à couper au couteau.

*L'*Orduña *(Icare).*

Certains ont des hamacs en grosse toile, ce qui est mon cas, et je décide avec William d'aller le suspendre sur l'avant du bateau, sous les mâts de charge car, en cas de torpillage, il serait impossible de sortir des cales et remonter à la surface à travers une panique que j'imagine et les luttes sans merci qui en découleraient.

Nous ne partons pas en convoi, mais seuls, ce qui n'est pas rassurant. Cependant, nous débarquerons à Greenock, en Ecosse, le 1er janvier 1943. Devant nous et derrière nous, partis dans les mêmes conditions à quelques jours près, des navires ont été coulés à la sortie de la mer Rouge et au large du Kenya. Nous ne serons en convoi qu'à partir de Gibraltar, après avoir subi plusieurs alertes de sous-marins japonais dans l'océan Indien. Je considère pour ma part que d'être passé à travers les mailles du filet est une chance incroyable, car, sur les 58 jours de voyage, nous avons eu des escales à Mombasa, Diego Suarez, Durban, Capetown[2] et Gibraltar, mais 47 jours de mer, dont 42 seuls, sans même un destroyer de protection.

[1] *« Saucisse »* désigne, en aérostation, un ballon captif de forme allongée, inventé en 1914 par le français Albert Caquot et servant à l'observation aérienne.

[2] Le Cap, en français.

Comme nous n'avions rien à faire, nous sommes tous bronzés de la tête aux pieds lorsque nous arrivons à Greenock par un temps froid et neigeux, et on nous équipe rapidement d'uniformes et de capotes bleus de la *RAF* car nous n'avons rien de chaud.

Briefing avant une opération aérienne (coll. Amicale des FAFL).

Dès le lendemain, par train spécial, nous partons pour Londres puis Camberley, au sud-ouest, qui est un camp de *dispatching* des Forces françaises libres, et, après quelques jours d'installation, nous avons droit à une longue permission.

Nous ne connaissons personne. Beaucoup, comme moi, acceptent l'offre très gentille qui nous est faite par de nombreuses familles anglaises de nous héberger. Nous sommes plusieurs à nous rendre à Huddersfield, ville industrielle où un accueil charmant nous est réservé à la gare par les familles presque toutes au complet, agitant des drapeaux français et anglais, et qui vont pendant une dizaine de jours partager généreusement leur rationnement sévère avec nous ; et je me demande si les Français, dans le cas inverse, se conduiraient avec autant de *gallantry*. Mon anglais est limité, ne l'ayant jamais pratiqué, mais je le travaille et je fais des progrès car, pour être navigant, il faut parler anglais, et j'ai toujours l'espoir d'y parvenir.

Hélas, ça continue et on invoque des tas de raisons : il n'y a pas de place, il va y avoir le débarquement, etc. mais, par contre, le groupe de bombardement *Lorraine*, qui est formé dans le Norfolk, a besoin de mécaniciens et, là, une formation de deux mois en école de la *RAF* me permettra de prendre une part active, gna gna gna ! J'abandonne, ils ont gagné et je pars avec d'autres dans cette école ; puis je suis affecté au *Lorraine* dès la fin des cours et nommé sergent. Le groupe *Lorraine*, comme d'ailleurs tous les FAFL, fait partie de la *Royal Air Force* et est aussi le *342 Squadron* ; nous sommes équipés de bombardiers américains *Boston* avec deux moteurs en étoile et transportant quatre bombes de 2502 kilos. Nous ne chômons pas et bombardons l'Allemagne, et malheureusement aussi la Belgique et la France. Nous faisons partie de la *Tactical air Force* qui détruit plus particulièrement les nœuds ferroviaires, les ponts et les rampes de lancement de fusées, surtout les *V1* qui, en cette année 1943, tombent plusieurs fois par jour sur Londres et ses environs. Le *Blitz* de Londres par la *Luftwaffe* est terminé et, à voir les dégâts, comme à Coventry entre autres, cela devait être l'enfer.

Mary-Victor Négrier (assis, à droite), Brebières, 1944-1945 (Icare).

Je réussis cependant à obtenir de voler et accomplir des missions comme mitrailleur. Et le plus curieux, c'est considéré comme un privilège accordé à quelques-uns de nous ! Mais cela n'a pas d'importance car je me sens enfin utile, et c'était pour ça que je m'étais évadé de France.

Et puis, enfin, le débarquement a lieu. Nous sommes sur une base plus près de Londres, nous continuons les missions et attendons de pouvoir nous poser en France sur un terrain repris aux Allemands. Cela arrive trois mois plus tard et nous nous posons à Brebières, près de Douai ; les chasseurs de la *Luftwaffe* étaient encore là, il y a quelques jours seulement, nous sommes heureux et buvons le champagne volé mais abandonnée par l'Allemagne nazie.

Je vais vous conter une mission à laquelle j'ai participé, ayant pour pilote le sergent Marchal. Pourquoi celle-ci plus qu'une autre ?

Tous les équipages désignés se rendent au local habituel pour y recevoir les ordres spécifiques à chaque mission ; les caps, altitudes, heures sont donnés. Nous sommes le 15 décembre 1944. Dès l'entrée, l'énorme assemblage de cartes qui occupe le mur derrière l'estrade de commandement est éclairé, notre itinéraire est tracé à l'aide d'épingles reliées par un fil rouge, ainsi que l'itinéraire de dégagement et de retour.

En prenant possession des chaises que l'on bouscule avec les bottes, les *flying*

De gauche à droite, Pierre Louis-Dreyfus, Marchal, dit Toussaint, Bertrand du Pouget, dit Navarre, et Lucien Flammand (Icare).

jackets qui nous engoncent, car nous sommes en décembre, les avions ne sont pas climatisés, sauf la cabine du pilote, et encore !

Nous constatons que la mission est la même que celle de l'avant-veille !

Mission que je n'avais pas faite mais qui avait bien occupé tous les mécanos, au retour, surtout avec les réparations des trous causés par les éclats des obus de la *Flak*, intense et précise.

Dès l'entrée du *Wing Commander* et du commandant Soufflet, commandant le groupe *Lorraine*, nous nous levons tous. Le brouhaha cesse. Arès avoir été priés de nous rasseoir, nous apprenons qu'il faut ab-so-lu-ment être sur l'objectif à une altitude de 10 000 pieds à 15h32 et lâcher les bombes à cette minute très exactement. Sinon, les garder. C'est un ordre impératif, la raison ne nous en est pas donnée, je pense, par souci d'ultime sécurité. On nous rappelle que la DCA, d'après les renseignements, est renforcée, très entraînée, qu'elle est composée de batteries de quatre canons antiaériens de 88 à tir rapide, en plus de la terrible défense de la *Flak* de basse altitude, et que le pont sur l'Ijssel, qui est une large rivière à Deventer, en Hollande, est surtout un des derniers ponts encore praticables pour la retraite des Allemands, qu'il n'a pas été touché gravement et que le flot germain passe toujours !

Ce qui est étonnant, pour moi, c'est que nous sommes le 15 décembre 1944, que j'ai quitté mes parents, ma sœur, ceux que j'aime, depuis avril 1941 et que c'est demain que je dois partir en permission pour la première fois chez moi, depuis notre retour en France en octobre, il y a deux mois !

Sachant ce qui nous attend, je donne mon portefeuille, des photos, etc. à mon ami Meister[3], avec des recommandations pour les remettre à mes parents s'il m'arrivait malheur. J'ai un mauvais pressentiment !

Le temps est relativement beau pour l'époque, les pilotes ont ralenti puis accéléré, pour arriver sur l'objectif précisément ; l'altitude est respectée et, à quelques kilomètres de l'objectif, nous ouvrons les trappes à bombes. Et là, alors qu'au loin, brille la rivière et le pont dont on approche, qu'il faut aussi prendre dans le sens de la longueur, pour avoir une meilleure chance de le toucher, les deux *« boîtes »* de six avions assez serrés les uns contre les autres, le *leader* signale les premiers éclatements devant.

Nous avançons toujours, pour être à l'heure, droit dans les flocons noirs ou gris des éclatements qui, pour le moment, sont en dessous d'environ 300 pieds.

Nous arrivons à l'heure car l'ordre est donné de lâcher les bombes que je vois nous quitter, horizontales, alors que l'avion fait un bond, aussitôt lâché son chargement ; les bombes restent sous le ventre de l'appareil pendant quelques instants, avant de perdre de leur vitesse, s'inclinant doucement avant de disparaître dans les nuages blancs qui sont à une altitude inférieure, mais pas suffisamment denses pour nous empêcher de voir la rivière, la ville un peu plus loin et le pont juste dessous, qui ressemble, vu d'ici, à une très longue et mince allumette, qu'une fois de plus nous ne semblons pas avoir touché, car nous voyons les éclatements très près dans l'eau et sur les berges.

La DCA est déchaînée et, notre mission étant accomplie, nous mettons les gaz pour sortir au plus vite de cette zone dangereuse.

Nous changeons d'altitude, nous nous écartons les uns des autres puis nous rapprochons, enfin tout ce qu'il est possible de faire instinctivement pour échapper à cet enfer. Un éclatement près de notre appareil nous aveugle, un instant, et fait vibrer l'avion. C'est l'angoisse, voix éteinte, car rien ne se produit, à part le : *« M…, c'est passé près »*, que prononce Marchal, qui annonce à la suite que tout va, pression d'huile, d'essence, tout marche, ainsi que les commandes.

Autour de nous, les éclatements sont partout. Malgré le bruit de l'avion, nous en entendons encore certains qui sont très proches, mais cela diminue rapidement. Nous sommes sortis du piège.

Je n'ai pas pensé, depuis quelques minutes, à ma permission, mais nous sommes maintenant sortis de la zone et, bientôt, nous prendrons la route de retour, sans angoisse, car la chasse nazie est pratiquement inexistante, en cette fin d'année 1944.

Cependant, une fois rentrés à la base de Brebières, près de Douai, nous faisons le tour complet du *« G »*, notre *Boston IV*. Ce pauvre vieux a quand même récolté une soixantaine d'éclats, pas très gros, qui n'ont rien percé d'important, éclats détournés certainement par les mains de nos anges gardiens, très occupés cet après-midi là. Je suis heureux ; demain, je pars en permission.

Nous apprendrons que le pont a sauté à 15h34. Ce sont des *Lightning* de la *RAF*, venus en rase-mottes depuis l'Angleterre, qui arrivèrent, eux aussi très précis avec des bombes de 500 kg à retardement, tandis que nous avions occupé la DCA !

La bête est forcée et l'hallali ne va plus tarder, mais elle reste dangereuse car, traquée, l'Allemagne lance dans les Ardennes une grande offensive qui met tous les Alliés en alerte ; elle est enrayée et, sur le front de l'ouest, la fin est proche.

Depuis longtemps déjà, je garde chocolats et bonbons, ainsi que les cigarettes dont nous sommes abondamment dotés ; j'en ai un plein sac de marin, auquel j'ajoute un autre de 30 kilos de pommes de terre pour voyager dans un des premiers trains de voyageurs partant pour Paris. C'est ma première permission. Voici près de quatre ans que je n'ai vu les miens. Le train est bondé, c'est du jamais vu ; il y a même des gens debout dans les compartiments entre les jambes de ceux qui sont assis, et tout le monde a beaucoup de bagages. Heureusement, nous nous organisons en nous asseyant à tour de rôle.

Le voyage dure plus de huit heures pour faire un peu plus de deux cents kilomètres, s'arrêtant sans cesse et roulant au ralenti, tant il y a de voies et de ponts en réparation. Ce fut certainement le réseau le plus bombardé de France.

Je laisse les gens descendre, ligne 60 afin de me reposer un peu et reprendre des forces pour pouvoir traîner mes deux sacs dans le métro. Je suis épuisé lorsque j'arrive, le soir, au 12 rue Dupont de l'Eure, dans le 20e. La boutique de teinturerie est toujours peinte en mauve, un peu défraîchie, car la peinture devait manquer, elle aussi, mais ce sont les mêmes boutiques alentour, rien ne semble avoir changé. Je pose mes sacs contre la devanture et je pénètre dans la boutique, qui me semble plus petite. Ma mère, qui repassait dans le petit atelier attenant, se retourne et m'aperçoit dans un grand miroir qui me réfléchit. Nous nous précipitons dans les bras l'un de l'autre, elle pleure, elle défaille et je réalise quels durent être ses tourments. Une voisine, qui m'a reconnu, arrive et m'embrasse :

« Félicitations ».

Mon père va arriver.

« Il va bien mais, tu verras, ton père a maigri de vingt kilos à cause des privations ; et moi, c'est l'inverse, j'ai pris ce qu'il a perdu pour

[3] Albert Meister, fils de Joseph Meister, rencontré à bord du *Groix* en 1941 (voir la première partie du témoignage de Mary-Victor Négrier).

les mêmes raisons, mais le docteur dit que c'est de l'anémie graisseuse qui va disparaître dès que le ravitaillement s'améliorera. Viens que je t'embrasse. – Attends que je prenne mes deux sacs qui sont sur le trottoir. – Oh, mon Dieu, j'ai oublié d'éteindre mes fers. Bonjour madame, vous avez vu, c'est mon fils, il est revenu !... »

Jusqu'à l'arrivée de mon père, tout sera décousu, tant nous avons de choses à nous dire, interrompus par un défilé de voisins et de clientes sincèrement heureux de me revoir ; et moi, je suis profondément bien de me sentir vivant, aimé et chez moi. Mon père arrive, presque méconnaissable de maigreur dans cette petite cohue ; nous pleurons tous les deux en nous serrant très fort, mais la joie reprend vite ses droits ; lui qui a fait la guerre de 14-18 a certainement imaginé ma guerre comme la sienne, faite de boue et de cadavres empilés dans des tranchées. Non, papa, je n'ai pas souffert comme toi et ceux de ta génération !

La boutique se vide ; je vais tirer le rideau, tandis que ma mère s'active à la cuisine, encore maigre ; mais il y a de la viande cependant, car le boucher nous a fait porter un petit rôti ; il y a aussi une tarte… aux carottes ! Mais peu importe, maintenant ; chacun maîtrise et ordonne ce qu'il a besoin de dire.

Les quatre jours que j'ai sont bien courts et les nouveaux adieux moins pénibles.

Les Allemands sont derrière le Rhin, poursuivis par les Alliés. Le groupe Lorraine se trouve maintenant à Gilze-Rijen, en Hollande. Les troupes du *Grand Reich* se rendent, et l'armistice sur le front européen est enfin signé[4]. Que de dégâts, que de misères. D'ailleurs, les dégâts, comme la guerre, pour nous, groupe *Lorraine*, sont terminés. Nous faisons ce que nous appelons les *Cook's Tours*, c'est-à-dire que nous baladons en rase mottes des hommes de l'armée de terre empilés dans le peu d'espace disponible des nos *Mitchells* – car depuis peu, nous avons abandonné nos bons vieux *Bostons* –, pour leur faire voir les dégâts causés par les bombardements des Alliés sur la Ruhr. Tout est à plat sur des kilomètres carrés ; on ne peut qu'à peine distinguer l'emplacement des avenues les plus larges. Curieusement, certaines cheminées d'usines, en briques, sont debout, dont une qui est traversée de part en part d'un énorme trou. J'imagine que c'est leur forme ronde qui leur a permis de résister sans dommage au souffle puissant des bombes de 500 et 1000 kg.

La guerre est finie et je n'ai pas le goût de la vie militaire, surtout loin de la France. Je profite d'une permission, qui sera mon dernier vol militaire, pour partir sur Paris avec mon ami d'Oliveira[5], lieutenant et pilote, dans un *Fieseler Storch* récupéré de la *Luftwaffe*. C'est un remarquable petit avion d'observation pouvant voler à vitesse réduite et qui, dans les mains d'*Olive*, devient un cheval de cirque ! Nous sommes tous les deux et, dans notre hâte, nous oublions de prendre les cartes, mais cela n'a pas d'importance car nous décidons de marcher à vue et, par conséquent, la plupart du temps, en rase-mottes. Nous lisons les panneaux routiers, puis, reprenant de l'altitude, d'*Olive* ralentit au maximum pour voir à quel moment et vitesse l'avion décroche, puis nous redescendons faire un essai de vol en crabe, nous rasons les toits des maisons, piquons sur une grande place de Lille. Vraiment, nous nous amusons bien. Comme promis à un ami du groupe parti la veille, nous cherchons et trouvons son immeuble à Gennevilliers, qui est le seul à faire six étages dans un secteur pavillonnaire, et nous tournons autour en virages serrés à la hauteur du sixième, où il habite. Les gens sont dans la rue et nous saluent, car ils ont vu les cocardes françaises et la croix de Lorraine. Quant à notre ami, il court d'une fenêtre à l'autre avec sa famille en agitant des mouchoirs.

Puis nous descendons les Champs-Elysées, reprenons un peu d'altitude à la Concorde, tout en virant au-dessus de la Seine, en direction de la Tour Eiffel.

Je dissuade d'*Olive* de passer en dessous à cause d'un éventuel câble inaperçu, mais nous tournons autour deux fois, avant de sagement atterrir sur le petit terrain d'Issy-les-Moulineaux, ravis de notre voyage.

Après avoir réussi à me faire rallonger ma permission, et celle-ci terminée à nouveau, je reçois une nouvelle affectation au petit aérodrome de Buc, ce qui d'emblée me réjouit car ce n'est plus la Hollande. Mais je déchante rapidement car il n'y a personne que je connaisse, ils sont tous officiers et issus de la Résistance récente pour la plupart. Je n'ai pas le temps de faire un tri, car je sens des complexes autour de moi et dès mon arrivée. […]

Je me rends directement à l'état-major des FAFL, rue St-Didier, et, dégoûté, je demande à être démobilisé immédiatement car je suis engagé pour la durée de la guerre seulement. Grâce à mon ami Durant, qui lui aussi est un ancien de l'état-major de Londres, le soir même, je suis rendu à la vie civile.

René d'Oliveira, le troisième à partir de la gauche, probablement au Canada (Icare).

[4] C'est en fait une capitulation sans condition qui a été signée le 7 mai 1945 à Reims et le 9 mai à Berlin.
[5] René d'Oliveira (né le 10 février 1920 à Calais, engagé en mai 1941).

Concours National de la Résistance et de la Déportation

2011-2012

Résister dans les camps nazis

On présentera les différentes formes qu'a pu prendre cette résistance et les valeurs qu'en transmettent les déportés par leurs témoignages.

Le jury national du Concours National de la Résistance et de la Déportation a choisi de proposer à la réflexion des élèves le thème de la résistance dans les camps nazis pour l'année scolaire 2011-2012.

L'univers concentrationnaire constitue un monde radicalement différent du système de contrôle et de coercition instauré en Europe par la dictature nazie et ses satellites. La Résistance organisée ne constitue qu'une partie de la résistance dans les camps, d'autant moins importante que, comme le signale Claire Andrieu dans la brochure officielle diffusée par la Fondation pour la mémoire de la Déportation, *« résister à un système de terreur clos suppose d'autres ressources, d'autres moyens, et génère d'autres types de conflits internes ».*

Toute forme de résistance est particulièrement difficile, et partant de là très minoritaire, dans un environnement hostile où tout est fait justement pour l'empêcher. Dans ce cadre, c'est l'élimination d'un ennemi potentiel ou effectif du régime nazi qui est visé, en le brisant physiquement et moralement, en l'isolant de la communauté humaine, en l'immergeant dans un monde hiérarchisé, inégalitaire, foncièrement brutal et avilissant, où l'individu est isolé, de l'extérieur du camp, mais aussi du reste des déportés.

L'acte de résistance est donc d'abord un acte de survie ; ce sont aussi des formes de fraternité ou de solidarité, des pratiques d'entraide, de partage, voire de sauvetage.

Constitué dès 1933, le système concentrationnaire nazi connaît de profonds changements au cours de la guerre : avec le lancement de l'entreprise d'extermination des juifs et des tziganes, concomitant à l'invasion de l'Union soviétique en juin 1941 ; avec l'intégration économique des camps de concentration (en allemand, *Konzentrazionslager* ou *KZ*) dans la machine de guerre allemande, quand les espoirs de victoire éclair sur le front russe s'envolent à l'hiver 1941-1942.

Cette utilisation croissante de la main d'œuvre déportée a eu d'importantes conséquences, en permettant aux détenus politiques (en allemand, *Schutzhäftlinge*), surtout communistes, d'occuper des postes-clés dans le système administratif du camp central, moyen pour eux d'améliorer le sort de camarades, de protéger des détenus particulièrement menacés... Elle a aussi autorisé le développement de formes de sabotage, en dépit des menaces qui pesaient sur celui qui était découvert.

Les Français Libres n'ont pas été étrangers à cette autre forme de résistance. Quelques exemples, ne prétendant pas à l'exhaustivité, en témoignent.

Le sauvetage

Agent de la section R (renseignement) du BCRA parachuté en France en mars 1944 dans le cadre de la mission *« Greco »* (le pseudonyme qu'il a choisi), Stéphane Hessel est arrêté par les Allemands à Paris le 10 juillet suivant et déporté le 8 août en Allemagne avec 36 autres agents britanniques, français et belges, tous condamnés à mort[1].

Ils arrivent à Buchenwald le 16 août. Le 8 septembre, 16 d'entre eux *« sont appelés à la tour »*. Trois jours plus tard, Hessel apprend, de la bouche de Serge Balachowsky, qu'ils ont été exécutés. Ce dernier est un chercheur de l'Institut Pasteur déporté à Dora comme simple travailleur et transféré à Buchenwald par le médecin SS Erwin Ding-Schuler, chef de l'*Hygiene Institut* du camp, afin de l'assister dans la recherche d'un vaccin contre le typhus exanthématique. Les seize hommes *« ont été suspendus par le cou à des crochets enfoncés dans le mur du four crématoire et sont morts étranglés lentement par leur propre poids. Puis on les a brûlés »*[2]. 11 autres subissent le même sort le 5 octobre.

Comprenant que les 37 agents sont condamnés à mort, l'un des compagnons de Hessel, Forest Yeo-Thomas s'adresse à la direction clandestine du camp, tenue par les communistes allemands, en vain ; celle-ci limite ses interventions aux membres du Parti. Finalement, Serge Balachowsky, d'accord avec Eugen Kogon, qui travaille avec lui au *block* 50, consacré aux expériences médicales, convainc le médecin SS Erwin Ding-Schuler, responsable de ce *block*, – *« contre la promesse d'attestations revêtues de signatures prestigieuses, qu'il pourra faire valoir auprès des Alliés »* – de permettre un échange d'identité entre les officiers alliés et des morts du typhus.

Les agents doivent être admis au *block* 46, *« où vivent et meurent les déportés atteints du typhus »*, grâce à la complicité du *kapo*[3], Arthur Dietzsch, une brute détenue à Buchenwald depuis onze ans, après six ans de prison sous la République de Weimar ; mis dans la confidence par Kogon, trop catholique et trop intellectuel aux yeux de Dietzsch, le social-démocrate Heinz Baumeister parvient à le convaincre.

A la fin de septembre, Yeo-Thomas choisit les agents qui bénéficieront de ce sauvetage. Leur nombre est limité à trois ; il s'agit de Yeo-Thomas, Henry Peulevé et Hessel. Quinze français atteints du typhus dans un camp de travail forcé près de Cologne sont couchés au rez-de-chaussée du *block* 46. Hessel et ses compagnons doivent prendre l'identité des trois premiers qui mourront, les corps de ces derniers étant envoyés au crématoire avec

[1] Six seulement ont survécu : 4 Anglais (Forest Yeo-Thomas, Henry Peulevé, Maurice Southgate, George Wilkinson) et deux Français (Stéphane Hessel et Pierre Culioli).

[2] Olga Wormser-Migot, *Tragédie de la déportation 1940-1945 : Témoignages de survivants des camps de concentration allemands*, Hachette, 1954, p. 363.

[3] Kapo est l'acronyme de *« KAmaraden POlizei »* (camarade policier). Ce terme désigne, dans le vocabulaire des camps, le détenu responsable d'un *kommando* de travail ou qui dirige un service.

leur nom et leur matricule. On leur fait des piqûres sous-cutanées, afin de provoquer une fièvre artificielle.

Peulevé prend ainsi la place de l'ébéniste Marcel Seigneur, Yeo-Thomas celle du policier Maurice Chouquet, enfin, Hessel celle de l'étudiant Michel Boitel. Après un léger mieux, celui-ci finit par mourir le 20 octobre 1944.

Pour plus de sécurité, les trois hommes sont ensuite dirigés vers des kommandos extérieurs, au début de novembre : Peulevé est transféré à Schönebeck[4] , Yeo-Thomas à Gleina ; Hessel, lui, part pour Rottleberode le 2 novembre.

Envoyé sous le nom de Boitel en *kommando* dans ce second camp, Hessel doit se lever chaque jour à cinq heures du matin et faire une marche de trois quarts d'heure pour rejoindre une usine souterraine de trains d'atterrissage de *Junker 52*.

En décembre, son corps *« donne pour la première fois des signes de faiblesse »*. Grâce à la bienveillance de deux politiques qui ont obtenu le statut de *Prominenten* (*« détenus de fonction »*), le *kapo* Walter et le *schreiber* (secrétaire) Ulbricht, qui se sont pris d'affection pour lui grâce à sa pratique de l'allemand, il obtient d'être porté pâle et peut travailler avec eux jusqu'à son rétablissement, en janvier 1945.

L'évasion

S'évader des camps nazis était particulièrement difficile, dans un environnement hostile, comme le prouve l'exemple des Soviétiques évadés de Mauthausen dans la nuit du 1er au 2 février 1945 ; 419 prisonniers du bloc parviennent à franchir l'enceinte du camp, mais douze seulement réchappent à la chasse qui est menée contre eux, avec l'appui d'une partie de la population locale (seules deux familles aident des fugitifs à se cacher).

A contrario, une bonne connaissance de l'environnement du camp constitue un facteur non négligeable pour expliquer le succès ou l'échec d'évasions de déportés.

Au Struthof, le camp de concentration de Natzweiler compte une seule évasion réussie, le 4 août 1942, après une première tentative menée en liaison avec la Résistance alsacienne. Il est le fait de cinq hommes : Martin Winterberger, résistant alsacien employé à la blanchisserie ; Karl Haas, déporté autrichien, responsable du garage des officiers SS ; Joseph Mautner, commandant tchécoslovaque ; Joseph Cichosz, un ancien légionnaire français, combattant de la guerre d'Espagne ; enfin, Alfons Christmann, un déporté politique allemand. Affectés dans différents kommandos à l'hôtel du Struthof, en dehors du camp principal, ils réussissent, grâce à la complicité de codétenus, à rassembler quelques vivres, de l'essence, une carte de la région et une boussole et bénéficient de circonstances favorables : l'absence du commandant du camp, Egon Zill, et du SS-Obersturmführer Schlachter.

Au début de l'après-midi, les cinq hommes coupent les fils du téléphone, tandis que la menace d'un orage chasse les gardes SS et les prisonniers dans leurs baraquements. Puis Haas et Winterberger revêtent les uniformes de Schlachter et du Lagerführer Kramer et montent dans la voiture de Schlachter, leurs trois compagnons étant cachés à l'arrière, sous des couvertures.

Ayant réussi à franchir la barrière, ils se dirigent vers le col de la Charbonnière, où ils abandonnent le véhicule et enfilent des vêtements civils, avant de passer en France par le col de Sainte-Marie-aux-Mines.

Trois jours plus tard, des gendarmes des Vosges les arrête, mais Winterberger les convainc qu'ils sont des Français évadés, d'autant plus facilement qu'il connaît l'un d'entre eux, qui avait servi avant la guerre à Molsheim.

Arrivés à la ligne de démarcation, les cinq hommes se séparent. Winterberger passe en Espagne, où il est un temps interné, puis rejoint l'Afrique du Nord, où il s'engage dans la 1re DFL. Lui aussi arrêté en Espagne, Cichosz est interné à la prison de Barcelone. Muni de faux papiers par la Résistance à Lons-le-Saunier, Mautner parvient en Angleterre, où il est affecté à l'état-major de l'armée tchèque libre, tandis que Haas, s'engage dans les troupes aéroportées britanniques.

Quant à Christmann, il s'égare dans la région de Saint-Dié, où il est capturé par les Allemands et ramené au KL-Natzweiler. Après quelques jours de tortures, il est pendu publiquement le 5 novembre 1942, devant tous les prisonniers rassemblés devant la potence et obligés de contempler son cadavre pendant vingt-quatre heures.

La proximité des armées alliées a également pu favoriser des évasions, surtout au printemps 1945, comme le montre l'exemple de Stéphane Hessel.

Déporté au camp de Rottleberode depuis novembre 1944, il fait la connaissance de l'ingénieur Robert Lemoine, lors de son retour à l'usine, en janvier 1945. Dans le contexte de l'offensive de von Rundstedt dans les Ardennes, qui font espérer à l'un une libération prochaine et craindre à l'autre un prolongement de la guerre, les deux hommes décident de s'évader. Du fait de sa formation, Lemoine a pu confectionner une boussole, et il est parvenu à récupérer deux coutils bleus.

La tentative d'évasion a lieu le 5 février 1945, durant la marche matinale entre le camp et l'usine, vers 5h30 ; les deux hommes se glissent dans les sous-bois. Toutefois, jugeant que le pays est vidé de ses hommes valides et qu'ils peuvent le traverser à découvert avec leur déguisement, ils sont arrêtés au premier village qu'ils traversent par des vieux vêtus de l'uniforme de la *Landwehr* (armée territoriale).

Menacés de pendaison ou de coups de bâton, les deux hommes sont dirigés le lendemain vers le camp de Dora, où ils sont enfermés dans une cellule du *Bunker* avec des détenus de droit commun. Grâce à leur pratique de l'allemand, ils réussissent à convaincre l'officier SS qui les interroge qu'ils n'ont rien volé et sont affectés, non dans le tunnel où sont fabriqués les V1 et les V2, dont le taux de mortalité est important, mais au *Straftkommando* (commando disciplinaire), affecté à l'entretien du camp, avec la *Fluchtpunkt*, la marque rouge des évadés, sur la veste rayée.

Le 4 avril, le camp de Dora est évacué et les déportés dirigés en train vers Bergen-Belsen. Dans le wagon qui les convoie, Hessel et ses quatre compagnons français du commando, mêlés à de nombreux déportés russes et peu de *kapos* allemands, parviennent à détacher deux lattes du plancher. Puis, quand le train s'arrête, après la gare de Lunebourg, il saute. Ses quatre compagnons ne le suivent pas, se croyant visés par des coups de feu tirés au même moment.

Seul, il traverse 150 kilomètres entre Lunebourg et Hanovre, marchant la nuit et dormant la nuit dans une grange isolée, obtenant de l'argent et des vêtements grâce à des Polonais et des Français du STO. Arrivé aux portes de Hanovre le 12

[4] Michel Reynaud, *Livre-mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, tome 3, Fondation pour la Mémoire de la Déportation/Editions Tirésias, 2004, p. 52.

avril, après l'évacuation de la ville par l'armée allemande, il est affecté à une compagnie motorisée américaine qui avance vers Magdebourg.

Le sabotage

C'est la participation, au travers du travail forcé, des déportés à l'effort de guerre allemand qui a rendu possible l'hypothèse d'un sabotage, inenvisageable quand ils travaillaient dans une carrière.

Citons l'action menée par Marcel Sailly au camp de Buchenwald, qui a fait l'objet d'un article de Pierre Julitte paru dans la *Revue de la France Libre* en 1991.

Professeur de l'école professionnelle de Creil et membre de l'OCM, Marcel Sailly est arrêté et déporté vers l'Allemagne. Parti du camp de Compiègne par le convoi du 27 janvier 1944, il arrive au camp de Buchenwald, où il travaille pendant quelques semaines dans une carrière. Par la suite, cet ancien élève de l'Ecole supérieure d'électricité (Supélec) est affecté à l'usine Mibau, située aux environs du camp, qui assure la fabrication des gyroscopes, des moteurs programmés et des postes radio de télécommande qui doivent équiper les bombes volantes V2.

« Versé dans une équipe chargée du réglage de postes récepteurs radio » destinés au téléguidage des V2, il conçoit et met en œuvre *« dès l'entrée en activité de cette équipe […] un moyen très subtil de rendre les postes inaptes à satisfaire à l'épreuve de contrôle finale à laquelle les soumettait un ingénieur civil allemand »*. Ayant capté la confiance de ce dernier, il le convainc *« de ce que la modification de quelques composants des postes radio éviterait que la moitié d'entre eux se révélassent inutilisables »*, ce qui provoque *« le désordre de la production et la cessation presque totale de l'approvisionnement de Dora en matériel de guidage »*. Par ce moyen, il réussit à *« réduire de moitié la production utilisable »*. Grâce à son action, seuls 132 V2 ont été livrés en juin 1944 et 86 en juillet, contre 417 en mai.

Marcel Sailly est ensuite transféré à Dora puis Bergen-Belsen, où il est libéré le 15 avril 1945.

La transmission d'informations aux Alliés

L'affaire prend un nouveau tour quand Serge Balachowsky, de retour à Buchenwald après un séjour de trois mois dans le camp de Dora, signale l'existence d'une usine souterraine destinée à l'assemblage des composants des fusées V2. Julitte et Sailly décident de prévenir les Alliés des activités de l'usine Mibau, afin qu'elle soit bombardée. Ayant l'occasion de rencontrer furtivement, à Weimar, des ouvriers français envoyés en Allemagne par le Service du travail obligatoire (STO), un autre déporté, Charles Rey-Golliet, remet le 19 juin à l'un d'eux, qui envisage de s'évader, un rapport destiné au colonel Passy, assorti de plans et de schémas, via des résistants que Julitte lui a désignés.

Ces documents parviennent aux Alliés et aboutissent au bombardement du camp et de l'usine, le 24 août 1944. Certes, le bombardement de l'usine Mibau n'a pas freiné la production de V2. En revanche, il a permis que seuls 20 % des V2 soient équipés de récepteurs radio, ceux qui ont été réalisés avant 24 août, le guidage radio étant ensuite remplacé par *« un dispositif de guidage mécanique »*.

Le résultat de ce manque est l'imprécision des V2, dont moins de la moitié a touché sa cible. *« Sur les 1190 fusées qui franchirent la Manche, 501 seulement, soit moins de la moitié, tombèrent sur le Grand Londres »*, selon l'estimation de Pierre Julitte.

A l'été 1942, un membre de l'Armée secrète polonaise, Jan Karski, parvient à entrer dans le ghetto de Varsovie par un tunnel, avec l'aide d'un responsable de la Résistance juive, l'avocat Feiner, qui lui sert de guide, et en se faisant passer pour un juif. Puis, sous le déguisement d'un auxiliaire SS estonien, il s'introduit dans un camp qui a été identifié comme étant celui de Belzec, mais qui correspondrait plutôt à celui d'Izbica Lubelska, situé près du premier.

Envoyé à Londres en octobre 1942, Karski remet au gouvernement polonais en exil un rapport dans lequel il décrit ce qu'il a vu. Le général Sikorski le présente à Antony Eden en février 1943, puis l'envoie auprès du président Roosevelt en juillet.

Le 8 juillet 1943, la BBC diffuse en français, dans le cadre de l'émission radiophonique *« Les Français parlent aux Français »*, le texte d'une interview de Karski, lu par Jacques Duchesne et commenté par Paul Bouchon, dans lequel est décrit le sort des juifs en Pologne et la réalité des camps.

Une organisation clandestine

Une Résistance organisée a pu se constituer dans quelques camps, où les déportés ont réussi à gagner une certaine marge. C'est le cas de Buchenwald.

A l'été 1943, les déportés allemands du camp de Buchenwald créent un Comité international clandestin, dirigé jusqu'en avril 1945 par Walter Bartel, communiste allemand déporté à Buchenwald depuis 1939. D'autres nationalités le rejoignent. Un ancien adjoint de Jean Moulin, Henri Manhès, alias le colonel Frédéric, et le syndicaliste Marcel Paul y représentent les Français.

En juin 1944, des déportés français constituent clandestinement un Comité des intérêts français clandestin (CIF) présidé par Manhès, avec Marcel Paul comme adjoint. Constitué de représentants de partis politiques et de mouvements et réseaux de la Résistance déportés, il se donne pour but de représenter les Français et d'assurer la défense de leurs intérêts au sein des instances clandestines formées par les autres nationalités et chapeautées par le Comité international, mais aussi de repérer les résistants français parmi les nouveaux convois de déportés, de sauver les Français, d'organiser le sabotage dans les usines, enfin, de préparer la libération du camp.

Le CIF fédère une trentaine de groupes français de résistance, services d'action ou de renseignements présents dans le camp. Pierre Pery y représente le BCRA, Martin (auquel succède Pierre Sudreau) les réseaux de la France combattante, Fleuret le réseau *Confrérie Notre-Dame* (CND), Mrazovich (puis Rancy) le réseau *Vengeance*.

En septembre 1944, la résistance du camp crée un comité militaire international qui rassemble quelques armes détournées des usines allemandes d'armement cachées sous les planches d'un *block* de détenus. Par ailleurs, un déporté polonais monte un poste de radio clandestin.

Au début d'avril 1945, devant l'avancée de la 3e armée américaine du général Patton, les gardes SS commencent à évacuer le camp, avec les 9000 prisonniers du *kommando* d'Ohrdruf le 5 avril. Le 11 avril, l'organisation clandestine déclenche l'insurrection et prend le contrôle du grand camp, avant l'arrivée d'unités de la 4e division blindée et de la 80e division d'infanterie.

Stéphane Hessel

Né à Berlin en 1917, naturalisé français en 1937, Stéphane Hessel étudie à l'Ecole normale supérieure quand il est mobilisé, en septembre 1939. Fait prisonnier en juin 1940, il s'évade et rejoint le Midi, où il assiste Varian Fry durant deux mois, avant de passer en Algérie. Passé de Casablanca

au Portugal, il arrive en Angleterre en mars 1941 et s'engage dans les Forces aériennes françaises libres, obtenant son brevet de navigateur en mars 1942. Tony Mella le convainc alors de rejoindre le BCRA, où il est affecté à la section R (renseignement). Volontaire pour diriger la mission *« Greco »* en mars 1944, il est arrêté par les Allemands à Paris le 10 juillet suivant et déporté le 8 août à Buchenwald.

Condamné à la pendaison, il échappe à la mort grâce à un échange d'identité avec un mourant atteint du typhus, Michel Boitel. Transféré sous ce nom au camp de Rottleberode en novembre, il s'en évade à deux reprises mais est chaque fois repris : il est envoyé à la compagnie disciplinaire du camp de Dora, après avoir échappé une seconde fois à la pendaison.

Lorsque ce camp est évacué, au début d'avril 1945, il démonte deux lattes du plancher du wagon qui le conduit à Bergen-Belsen, saute sur la voie et rejoint les avant-gardes américaines. Intégré dans une unité américaine, il est capturé par une troupe de SS, mais, grâce à sa bonne connaissance de l'allemand, parvient à en ramener quatorze dans les lignes américaines. Rapatrié par avion, il arrive à Paris le 8 mai 1945.

Pierre Julitte

Né en 1910, ingénieur du génie rural à Angers, Pierre Julitte embarque le 18 juin 1940 à Cherbourg avec une unité britannique et fait partie des premiers à rallier le général de Gaulle. A la tête des transmissions françaises pendant l'expédition de Dakar, il devient officier de transmissions au 3e Bureau après un séjour en Afrique équatoriale française. Recruté par Passy, il est parachuté en France dans la nuit du 10 au 11 mai 1941. Chargé des transmissions au BCRA à son retour en Angleterre, il repart en France le 20 octobre 1942.

Arrêté le 10 mars 1943, il est déporté le 22 novembre suivant à Neue-Breme, puis transféré le 4 décembre à Buchenwald. Recruté en tant qu'ingénieur pour travailler à l'usine Milbau installé près du camp, il parvient, avec l'assistance d'un travailleur libre qui doit retourner en France, à transmettre à Londres un rapport sur la fabrication des bombes volantes au camp de Dora et à l'usine Milbau de Buchenwald. Il aboutit au bombardement de l'usine et du camp le 24 août 1944.

Envoyé au camp de Dora en janvier 1945, il est évacué vers Bergen-Belsen en avril. La 11e division blindée britannique le libère le 15 avril.

Henri Manhès

Né en 1889 à Etampes, Henri Manhès est un officier d'active dans l'armée de l'Air depuis 1937 et commande la base aérienne de Saint-Cyr quand éclate la guerre en septembre 1939. Pendant la campagne de France, il mène plusieurs opérations spéciales de récupération et assure l'évacuation du matériel de sa base. Démobilisé en août, il s'engage dans la Résistance dès septembre et s'affilie au mouvement *Ceux de la Libération*. Engagé dans les FFL en avril 1941 sous le pseudonyme de *« Frédéric Monceau »* et le grade de lieutenant-colonel, il collabore à l'effort d'organisation de la Résistance mené par Jean Moulin à partir de janvier 1942. Promu colonel le 1er juin 1942, il est nommé délégué du Comité national français (CNF) pour la zone nord le 27 janvier 1943. Le 3 mars suivant, il est arrêté à Paris par les Brigades spéciales, transféré à la police allemande le 5 avril et interné au Cherche-Midi puis à Fresnes. Condamné à mort le 3 novembre, mais sauvé grâce à l'intervention de son épouse, il est envoyé au camp de Compiègne (18-22 janvier 1944), puis déporté en Allemagne, au camp de Buchenwald, où il arrive le 24 janvier.

Au camp, mandaté par ses camarades, il crée le Comité des intérêts français en juin 1944, ainsi que des groupes d'autodéfense qualifiés de manière générique de *« Brigade française d'Action libératrice »*, afin d'engager, le moment venu, le combat contre les gardes SS.

Pierre Pery

Né en 1912, Pierre Pery travaille à Air-France. A l'été 1941, il traverse à pied les Pyrénées à Puigcerdà, mais la police franquiste l'arrête et l'interne pendant plusieurs semaines au camp de Miranda[5], avant de le relâcher. Ayant atteint Londres, il entre au BCRA, où il se lie avec Stéphane Hessel. Parachuté en France au début de 1943, il sert au Secrétariat de la Délégation générale en zone nord (SECNOR), en tant que chef de liaison, sous le pseudonyme de *« Nard »*[6].

Dans la deuxième quinzaine de septembre 1943, les services de la Délégation en zone nord sont touchés par une série d'arrestations. Le 25 septembre, Pery est capturé par les Allemands alors qu'il se présente au bureau de Claude Bouchinet-Serreulles, le successeur de Jean Moulin[7].

Déporté en Allemagne au sein d'un convoi qui conduit 2006 hommes du camp de Compiègne à celui de Buchenwald, les 22-24 janvier 1944[8], il est détenu au block 31. Rendant constamment service selon le témoignage de plusieurs anciens déportés, il partage les rares colis qu'il reçoit avec des camarades, entre autres Julien Cain, organise une cachette pour Marcel Michelin, quand celui-ci doit être envoyé en kommando extérieur[9], et représente le BCRA au Comité des intérêts français, à partir de juin 1944. A ce titre, il participe au soulèvement du 11 avril 1945.

Pierre Sudreau

Né en 1919, Pierre Sudreau étudie à Sciences Po quand il est mobilisé en novembre 1939. Il rejoint le réseau de renseignement *Brutus* (fondé par Pierre Fourcaud, agent du BCRA) en mai 1941 et devient chef de la zone nord. Toutefois, à la suite de l'infiltration d'un agent de l'*Abwehr*, *« Carré »* (également responsable du démantèlement du groupe du Musée de l'Homme), il est arrêté à Paris le 10 novembre 1943 avec Jean-Maurice Hermann, son homologue pour la zone sud. Mis au secret à Fresnes, il parvient cependant à prévenir les membres du réseau de la trahison de *« Carré »*, ce qui permet à un groupe franc du mouvement *Combat* de l'exécuter en avril 1944.

(Suite à la page 15)

[5] Caroline Langlois, Michel Reynaud, *Elles et eux et la déportation*, Editions Tirésias, 2005, p. 138.

[6] Henri Noguères, Marcel Degliame-Fouché, *Histoire de la Résistance en France*, tome 4 : *« Formez vos bataillons ! octobre 1943-mai 1944 »*, Robert Laffont, 1972, p. 139, note 3.

[7] Henri Noguères, Marcel Degliame-Fouché, *Histoire de la Résistance en France*, tome 3 : *« Et du Nord au Midi… novembre 1942-septembre 1943 »*, Robert Laffont, 1972, p. 605-606.

[8] Michel Reynaud, *Livre-mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, tome 2, Fondation pour la Mémoire de la Déportation/Editions Tirésias, 2004, p. 74.

[9] Arrêté le 2 juillet 1943 avec son fils Jacques, sur le soupçon d'avoir monté un maquis et une filière d'évasion, au sein de son entreprise, Marcel Michelin échappe à deux reprises à une affectation dans des *kommandos* en 1944, grâce à une hospitalisation pour une *« aortite »* décidée par le docteur Joseph Brau, avant d'être affecté en décembre 1944 à celui d'Ohrdruf, où il meurt le 21 janvier 1945 d'une double pneumonie.

L'épopée
De la Première Division Française Libre

Cahier N° 14

La libération de la France (suite)
de Champagney à Paris en passant par le Massif de l'Authion

Extrait du livre « L'Épopée de la 1re DFL par ceux qui en étaient… »

C'est par message que Saint-Hillier au PC de Melisey apprend, à 16h30, la terrible fatalité. La mort que son général nargue depuis deux ans, sur le front et sur la route, lui a donné rendez-vous au moment où il allait ouvrir victorieux, après Giromagny, la porte nord de la Trouée vers Belfort.

La consternation s'est propagée rapidement dans les rangs. En accord avec les commandants de groupement, Saint-Hillier maintient l'unité de la division en attendant l'arrivée d'un nouveau général.

Une cérémonie funèbre est organisée le 23 en l'église de Lure en présence de Mme Brosset, y assistent pour la DFL, Garbay, Saint-Hillier, Aumont et Prunet-Foch. La messe est dite par le Père Hirleman de la DBLE. L'inhumation prévue à Villersexel est retardée faute de pouvoir accéder au cimetière. Le général de Gaulle partage l'émotion de tous, dès le 22, il a adressé une lettre de condoléances.

La désignation d'un nouveau commandant de la DFL ne va pas de soi : tous ses commandants de brigade, la plupart de ses cadres sont des Français Libres qui combattent depuis 40 ou 41, la division c'est eux, et gare si l'on nommait un général *« étranger »* ou encore un *« moustachi »* ; de Gaulle le sait, il prend les devants et fait savoir à Saint-Hillier et à Garbay qu'il se réserve le droit de nommer le successeur de Brosset. Mais, pour l'heure, le Général n'a pas d'officier général FFL disponible.

En attendant, Saint-Hillier fait poursuivre les opérations. Garbay qui avait été détaché pour prendre en charge les recrutements à la DFL est rappelé sur zone. Il est le plus ancien en grade ; c'est lui qui assure donc l'interim. Il rédige un ordre général de circonstance à la division.

Le général Weise a de son côté complètement réorganisé ses lignes de défense autour de Belfort. Il a constitué un nouveau Corps d'Armées, le 63e AK, commandé par le général Schalk. Par de dangereuses contre-attaques sur l'axe Belfort – Mulhouse, les Allemands tentent de couper les lignes de communications de la 1re DB qui est déjà arrivée le 19, sur les bords du Rhin dans le sud de Mulhouse, en passant par le nord du massif des Vosges. Weise a une bonne appréciation de la situation puisqu'au même moment, pour se garder d'un enveloppement de Belfort par le nord, il renforce ses défenses face à la DFL sur une ligne nord-sud qui barre la route de Giromagny à la hauteur du village de Rougegoutte et qui se prolonge jusqu'aux étangs de Sermamagny et la forêt de Roppe.

La poursuite du plan Brosset

Le plan Brosset avait donné à Raynal l'action principale sur Giromagny ; les premières prises de contacts avec l'ennemi avaient montré que dans cette vallée détrempée, émaillée de collines boisées et d'étendues d'eau, la prise du village ne pourrait pas se faire rapidement avec le seul groupement de combat (RCT3) de Raynal. Pour s'assurer le passage, il avait été décidé de lui affecter : le BM5, le groupement du Corail et le groupe de chars du capitaine de corvette de Morsier, appuyés par 2 groupes de 105 et 2 de 155.

Le 21, le PC de Raynal à Plancher-Bas reçoit la visite de Garbay et de Montsabert. La veille, le génie a entrepris de remettre en état le pont de Giromagny tandis que des informations fiables donnaient que Mulhouse était tombée la veille sous les coups de la 1re DB.

A 8 heures, deux compagnies du BM24 sont au contact, la 2e du lieutenant Gaudiot et la 3e du capitaine Tencé. Les défenses allemandes sont solides, barbelés, tranchées et canons-antichar bloquent le BM24 en lisière du bois. Autour du fort, un char Tigre qui s'en était pris aux fusiliers-marins est détruit par un TD du 8e chasseurs. Dans l'après-midi, face à une artillerie allemande active et à l'extrême difficulté de positionner l'artillerie divisionnaire, Raynal ordonne une attaque de vive force.

Après les lieutenants Wintersdorf et David, c'est le capitaine Messager officier de liaison du 1er RA qui est mortellement touché. Finalement le BM24 repart à l'assaut des blockhaus, à la nuit tombante, sans préparation artillerie. L'intensité du feu ennemi, le froid et la flaccidité du sol détrempé contrarient toute progression de front. Ici et là, on utilise les attelages de paysans de rencontre pour désembourber les véhicules pris jusqu'aux essieux. Pendant ce temps, au nord, le BM5 et le groupement du Corail se sont emparés du village de Lepuix ; au sud, le BM21 et la section de chars de l'enseigne de vaisseau Millet ont progressé jusqu'à la côte 431, barrière naturelle de la route de la Chapelle-sous-Chaux, entourée d'étangs et de prés inondés et fortifiée par l'Organisation Todt. L'éparpillement des fondrières commandent les axes de progression, le commandant Dives missionne la 3e compagnie du capitaine Muller pour prendre à revers la place forte de la colline. L'artillerie a pour objectif de neutraliser les tirs en provenance du sommet pendant que colonne par un, hommes et engins s'efforcent d'aller de l'avant, le long d'un chemin qui borde les étangs du Droz. Au milieu de l'après-midi, les hommes de Muller et trois chars surprennent dans le dos les défenseurs qui s'éparpillent après un bref combat, abandonnant une vingtaine de morts et des armes dont deux canons et leurs caisses de munitions.

De son côté, encore plus au sud-ouest, la 2e compagnie du capitaine Lafaurie qui a réussi à s'infiltrer entre les étangs de la Véronne et de Malsaucy, enlève le village de Bas-Evette après un combat à la gare de chemin de fer. La prise de Sermamagny se profile après la prise du fort d'Evette-Salbert et le 21 au soir, les mitrailleuses du bataillon et les canons de 57 du groupe Arlac (1re section du CAC4) rompent les premières défenses de la vallée de la rivière la Savoureuse.

A moins de 10 km au nord, Giromagny résiste toujours. Au cœur de la nuit, après plusieurs tentatives d'intrusions, les FFL vont enfin sentir un net fléchissement de la pugnacité des Allemands : débordés par le flanc nord depuis Lepuix, pressés par la poussée qui s'exerce frontalement à partir d'Auxelles-Bas, enfoncés sur la rocade d'entrée à Belfort, les Allemands ont organisé leur retrait principal à l'Est, vers Grosmagny. Aux premières lueurs du jour, Raynal franchit le petit bras de la Savoureuse et lance Barberot et ses chars vers Rougegoutte par deux petits ponts miraculeusement intacts. A 10 heures, après l'enfoncement de la première ligne de défense, Rougegoutte est libérée six heures plus tard par le commandant Coffinier et son BM24. Les hommes de la 1re section à découvert, ont dû plonger plusieurs fois dans les fossés qui

débordent d'eau glaciale, pour éviter d'être hachés par des rafales de mitrailleuses et des tirs à balles explosives.

La deuxième ligne de défense stoppe nette l'avancée des Français par une coupure de route infranchissable de 6 m de large et 3 m de profondeur. Le génie est appelé à la rescousse. Il faudra attendre jusqu'au 25 novembre pour faire passer les premiers véhicules. Coffinier continue à pied.

A partir de Sermamagny, Raynal lance le BIMP et la 2e section de la CAC4 à l'Est, vers Eloie, au cœur de la forêt de la Vaivre que la nature a pourvu de 3 lignes successives d'étangs parallèles qu'il faut franchir en se déployant. Utilisant cette contrainte naturelle, les Allemands ont coupé là, par des fossés anti-chars, la seule route d'accès.

Tireurs dans la neige, en Alsace (document DFL)

L'escadron Colmay n'ira pas plus loin pour le moment.

Magendie continue à pied, dans l'eau et dans la boue sous les tirs de mortiers et de petite artillerie postée çà et là, en particulier sur le fort de Roppe situé à moins de 3 km. En fin de journée, les Marsouins après avoir passé les étangs Michelot sont bloqués en lisière d'Eloie par une défense vigoureuse. De Morsier et ses chars, arrivés sur place, en provenance de Valdoie ne changent rien à l'affaire, les inondations empêchent d'aller plus loin.

Au nord, sur la route de Rougegoutte, en vue de Grosmagny, le commandant Coffinier, se fait copieusement arroser par des mitrailleuses qui bloquent toute tentative de franchir la route éventrée qui a été sectionnée à l'explosif. Les hommes trempés jusqu'aux os s'abritent de la pluie comme ils le peuvent. Transis, ils regardent les chars légers des fusiliers-marins, impuissants, faire demi-tour vers Rougegoutte.

La compagnie Gaudiot ne réussit pas sa tentative de débordement par les hauteurs boisées qui bordent le nord du village, les Allemands y ont construit un point d'appui. Dans le village on attend de pied ferme les Français, c'est du moins ce que laisse à penser l'interrogatoire de soldats allemands capturés par une patrouille de reconnaissance. Raynal décide donc de monter une nouvelle opération de débordement identique à la précédente mais sérieusement renforcée pour casser le cordon de défense : le BM5 de Bertrand est chargé de prendre le lieu-dit *« la chapelle-Notre-Dame »* puis de fondre sur les villages du Petitmagny et d'Etueffont-le-Haut pour sécuriser une zone située à 2 km sur l'arrière de Grosmagny.

Par les hauteurs du village de Bringard, Bertrand est couvert par la demi-brigade de choc Gambiez en cours d'évolution en sous-bois, vers Rougemont-le-Château. Le BM24 attaquera le moment venu, par la face nord du village, avec deux compagnies aux ordres du capitaine Tencé, tandis que l'enseigne de vaisseau Lucas fera *« grimper »* son peloton de 5 chars légers sur des chemins bordés de taillis dont la pente est à la hauteur de la volonté de réussir le *« coup »*. Seuls deux chars sur cinq arriveront à pied d'œuvre.

Précédée d'une sévère préparation d'artillerie, l'attaque générale est lancée peu avant midi. A la Chapelle, les défenseurs ont reflué précipitamment, situation propice pour le capitaine Tencé qui pénètre dans Giromagny en direction du carrefour central et pour Bertrand à l'opposé, qui prend en chasse les fuyards.

Les Allemands de Giromagny se défendent avec l'énergie du désespoir, il faut les déloger maison par maison. Les deux chars de Lucas ne sont pas mieux lotis, les défenseurs leur ont réservé un accueil par mines *(Tellermine)* et par lance-roquettes *(Ofenrohr ou tuyau de poële)*. Ce 24 novembre après une lutte sans merci, dès la nuit tombée, les tirs se font sporadiques et autour du poste de secours de Théobald, étudiant qui fait office de médecin chez les fusiliers-marins, on soigne les nombreux blessés et on range les morts pour les honneurs et les pieux devoirs. Il y a là, Mirkin frappé d'une balle en pleine tête, Gaudiot mortellement blessé et Lucas paralysé, le bassin écrasé.

Les hommes du BM24 sont épuisés mais pour la première fois depuis des jours, ils vont pouvoir dormir à l'abri de la pluie dans des ruines protectrices. Il en est de même à Eloie que le BIMP a conquis maison après maison.,

Au nord-est, dans le Bas-Rhin, la 2e DB Leclerc sous les ordres du général US Patch est en passe d'investir la ville, les premiers éléments blindés pénètrent à Strasbourg le 23 novembre. Le 25, le général von Vaterrodt, gouverneur de la ville, capitule.

L'encerclement de la 19e Armée

Dans la soirée, les 2 CA reçoivent l'ordre de fermer la nasse au sud de la rivière Doller par des actions conjointes dans la vallée de Burnhaupt qui débouche sur Mulhouse.

De son PC de Wintzenheim à 10 km de Colmar, Weise qui a pris conscience du mouvement tournant des forces françaises en direction de Rougemont-le-Château qui risque d'envelopper son dispositif, ordonne dans la nuit, un repli sur une position d'arrêt qu'il fait organiser sur la ligne nord-sud entre Rougemont-le-Château et Montreux-le-Vieux qui coupe la voie principale d'accès entre Belfort et Mulhouse.

Chez Monsabert, on s'aperçoit vite que les contacts avec l'ennemi n'ont plus de consistance. Le commandant du 2e CA lance en exploitation ses divisions : la 2e DIM en direction de Burnhaupt pour y faire la jonction avec la 1re DB qui vient de Mulhouse, et la DFL dans la direction de Masevaux et Thann.

Le 25 novembre, le colonel Garbay reçoit sa lettre de commandement de la 1re DFL et ses étoiles de brigadier. Les généraux de Lattre et Eisenhower se sont déplacés à son PC de Giromany pour le féliciter et pour le succès des opérations.

Naturellement les félicitations des deux généraux vont aussi, justement, à Saint-Hillier, chef-d'état-major expérimenté toujours sur la brèche. Reconnaissant, Eisenhower lance *« Dans notre armée, ce commandant serait déjà colonel ! »*, De Lattre opportuniste répond immédiatement : *« mais il l'est à partir d'aujourd'hui ! »*. En cette fin novembre 44, Saint-Hillier à 33 ans devient le plus jeune lieutenant-colonel de l'Armée française.

Dès la rupture du front allemand, Garbay a mis sur pied le groupement Simon composé du groupement du Corail, de la demi-brigade Gambiez, du 2e BLE et d'une batterie du RA pour foncer vers l'Est ; dans la soirée Simon est aux portes de Masevaux.

En coordination, la brigade Delange est chargée du nettoyage de la vallée de la Doller dès que le 1er BLE de Sairigné aura conquis les hauteurs du Ballon qui culminent à 1250 m. Sur le flanc droit de Sairigné, le BM11 s'est présenté devant le village de Sewen après la descente du col de Chantoiseau où le bataillon a été surpris par des points de résistances sporadiques. Leur prise avait coûté la vie au commandant Langlois et au lieutenant Fontgalland. Le bataillon est emmené depuis le 23, par le capitaine Boucard qui poursuit la mission vers le village d'Obersbruck où les ponts détruits du petit bras de la Doller lui coupent la route vers Thann, au nord de la forêt de Masevaux.

Belfort tombe le 25 sous l'action des commandos d'Afrique.

Les défenseurs de Masevaux sont des acharnés qui taillent en pièces la demi-brigade de choc présomptueuse. Le groupement Simon qui devait pousser vers Thann est contraint à se transformer momentanément en groupe d'appui pour participer aux combats de rue.

Le village de Law, à 3 km au sud se révèle à Montsabert comme étant la position-clé allemande qui interdit encore l'encerclement total des troupes de Weise, enfermées dans la poche de Belfort. Le 28, à partir de Masevaux, Simon attaque le village de Law par le nord le long de la Doller, en soutien du 4e RTM qui déclenche son ultime attaque de face. Dans l'après-midi pris en tenaille, les Allemands décrochent. Les jours suivants, Simon reprend sa progression vers Thann, Morel et son 2e BLE occupent le village de Houppach et progressent par les hauteurs pour couvrir la progression des blindés du Corail sur la route de Bourbach-le-Haut.

Au sud, dans la haute vallée de la Doller, malgré des actions de retardement ennemies, Delange renforcé par le 22e BMNA franchit les ponts d'Oberbruck réparés par le génie et s'élance au sud-est par les hauteurs de Wegscheidt et de Niederbruck tandis que le 8e chasseurs s'empare des villages. Le 3e BLE de Lalande, venu de Riervescemont par la montagne, s'infiltre de nuit dans Niederbruck où il prend le pont sur la Doller et capture toute la garnison et son matériel. La 1re BLE est à Rimbach-près-Masevaux, ses compagnies patrouillent en reconnaissance au nord, vers les forêts de Moosch et de Mollau, à l'ouest en direction de la Tête des Perches (1220 m) et de Gazon Rouge (1186 m). Plus à l'Est, le 22e BMNA et le BM11 poussent jusqu'à Rossberg.

Après la 2e DIM, la liaison est établie avec les rescapés de la 3e DIA qui n'a pas été renforcée depuis la mi-octobre, après un affrontement sévère avec la 338e DI allemande qui lui avait coûté 800 tués et 3100 blessés. La jonction entre les 2 CA français est réalisée dans la région de Burnhaupt. 10 000 Allemands sont dans la nasse.

Le 27 novembre, la DFL atteint les quartiers ouest de Thann.

Sa mission est terminée. Elle doit se regrouper maintenant autour de Vesoul. En 2 mois, la division a perdu 381 tués, 1748 blessés et 44 disparus. La souffrance des hommes a été permanente dans un profond bourbier et sur des secteurs inhospitaliers où les attaques violentes ne rapportaient que de petites avancées. Un sacrifice de tous, sans bornes, où chacun, l'âme chevillée au corps a servi une période essentielle de la libération de la France et préparé la venue du Reich défait.

Finalement écrit le Général : *« Ce sont les progrès du 2e CA dans les Vosges qui ont permis au 1er CA d'obtenir la décision, en plaine »*.

La période de mise en ordre de la DFL est de courte durée. Il lui échoit des missions de maintien de l'ordre qui allant à Poitiers, qui venant de Lyon pour faire cesser l'anarchie, les pillages, saccages et assassinats.

A Vesoul, le 6 décembre, les dernières unités de la DFL rejoignent la zone de regroupement.

Les succès des Français et des Américains dans le Haut-Rhin et Strasbourg ne déterminent pas, loin s'en faut, les Allemands à abandonner l'Alsace. Bien au contraire ! Hitler en personne intervient pour nommer Himmler à la direction générale de la région, fait renforcer les divisions restantes de sa 19e Armée par une division de montagne venue de Norvège et une division blindée de chars *Panther*. Dès le 6 décembre, Himmler lui-même vient à Colmar. Il remplacera le général Weise par le général Rasp.

La « *valse* » de la 1re DFL

Depuis la perte de Cherbourg (23 juin), les Allemands avaient choisi, suivant les ordres du QG d'Hitler, d'appliquer la stratégie des forteresses *(festung)* en résistant derrière le *« Mur de l'Atlantique »* et dans les bases sous-marines. La libération des ports de l'Atlantique, si elle n'est pas une priorité américaine en est une pour de Gaulle. En novembre, le Général avait confié au général de Larminat le commandement d'une *« armée de l'Atlantique »* pour réduire les poches de Royan, la Rochelle, Saint-Nazaire et la Pointe de Grave. Cette armée devant être renforcée à la première occasion.

Du 11 au 18 décembre, le temps est venu de la placer sous les ordres de Larminat. Toute la DFL fait mouvement vers l'ouest, l'infanterie et les véhicules chenillés par le train, les autres éléments par route. La DFL traverse la France de Vesoul à Jonzac où Garbay installe son PC. Les divisions sont échelonnées de Cognac à Blaye. Pour sa part le BM24 se répartit au sud du PC, à Anglade, Blaye et Libourne ; le RFM s'installe dans le Médoc. Les unités cantonnent chez l'habitant, chacune s'apprêtant à passer Noël dans des conditions de confort peu habituelles depuis ces dernières années. Le 24 décembre, l'arrivée d'ordres inattendus, *« alerte à six heures, quartier consigné »* ne laissent pas sans interrogation.

Les réponses ne tardent pas, depuis la mi-décembre, les Allemands ont embrasé les fronts de Belgique et de Lorraine, en créant un saillant dangereux dans le dispositif américain. A court de réserves, Dwight Eisenhower a dû rappeler la 1re DFL. Du 26 au 30, la division refait donc le chemin en sens inverse et retrouve la froidure et le verglas.

Le 31, elle se regroupe autour de Baccarat puis entre en Alsace par les cols enneigés de Hantz et Sainte-Marie pour aller relever la 2e DB au sud de Strasbourg. Nous sommes le 1er janvier 1945.

Que s'est-il passé ?

Le 16 décembre à 05h30, alors que la météo clouait au sol l'aviation alliée, Hitler a déclenché l'opération *« Wacht am Rhein »*, nom de code pour un puissant enfoncement du front des Ardennes. A la surprise complète des Alliés, le maréchal Model à la tête de 20 divisions creuse une brèche de 130 km de large face à 4 divisions US. En moins d'une semaine, les chars *« Tigre »* et *« Panther »* font face à la ville de Dinant.

La redistribution des espaces de manœuvre alliés ont induit, pour le général Devers, de surseoir à l'attaque de Royan et de faire revenir dare-dare Garbay dans l'Est.

Malgré des milliers de prisonniers américains, les Allemands se heurtent à de fortes résistances à Bastogne et Saint-Vith qui retardent leur arrivée sur la Meuse. Le 25 décembre, l'état-major nazi revoit sa stratégie et lance son opération *« Nordwind »*. Contrairement à l'offensive *Watcht am Rhein*, cette fois-ci, la déchiffreuse *« Ultra »* du Parc de Bletchley a parlé et le 25 décembre au soir, les commandants en chef alliés sont informés d'une possible offensive sur l'Alsace ayant pour objectif la reconquête de Strasbourg à partir de la Forêt Noire.

Nordwind a été déclenchée à 23h00, le jour de la Saint-Sylvestre, sans préparation d'artillerie pour se ménager le secret de la zone du front d'attaque. Précaution sans doute inutile, car la fréquence des trains de transports donnaient des indices : les Allemands faisaient circuler 60 trains par jour en moyenne et l'aviation alliée s'intéressait particulièrement aux déploiements par chemins de fer, qu'elle attaquait sans compter, comme le 26 décembre où 35 locomotives et 351 wagons furent sérieusement endommagés.

La zone de responsabilité de la DFL s'étend sur 40 km de long, en passant du sud au nord par Sélestat, Obenheim et Plobsheim (10 km dans le sud de Strasbourg). Elle borde le lit du Rhin. C'est une zone boisée et marécageuse difficile à contrôler mais l'ennemi la connaît parfaitement, ce qui lui permet d'organiser des coups de mains de nuit.

La division est en place le 3 janvier ; la 2e DB relevée est partie en Lorraine rejoindre la VIIe armée US.

L'environnement amène Garbay à poster sa division en 3 secteurs tout en se gardant une importante réserve. Les avant-postes sont jalonnés de Rhinau à Witternheim au sud, et sont distribués entre fleuve et canal jusqu'au village de Krafft au nord.

La DFL camoufle ses tenues avec de l'étoffe blanche (document DFL).

Du 2 au 6 janvier, la DFL s'organise, les hommes aménagent et camouflent leurs points d'appuis, font des abattis, disposent les barbelés et minent les passages. La volonté est de s'installer dans les villages récemment libérés pour garantir leur intégrité et profiter d'abris protecteurs contre les basses températures qui avoisinent moins 15 degrés dans la journée, impliquant que les moteurs des véhicules doivent être lancés toutes les 2 heures sous peine de ne plus pouvoir démarrer.

Pour éviter d'être repérés de loin, les tenues kaki sont cachées sous des draps blancs récupérés chez les habitants ; les chars et les véhicules sont recouverts de peinture blanche.

Dans la nuit du 4 au 5, 80 commandos allemands à la recherche de renseignements viennent *« tâter »* le BM24 à Rhinau et Friesenheim et font une brève incursion dans le secteur du BIMP (Rossfeld-Herbsheim) entre le canal et l'Ill. Surprenant la section de l'aspirant Brondeau, les commandos capturent 5 hommes et leurs armes.

Le 7 au lever du jour, des chars et de l'infanterie portée allemande s'enfoncent dans la ligne française à Neunkirch, dans un couloir sans obstacle entre les

postes du BM24 et ceux du BIMP. Les Allemands montent vers le nord-est, le long du canal du Rhin au Rhône. Les observateurs français reconnaissent la 198e division du général Schiel accompagnée de la *« Feldhernhalle »*, brigade de *Panther* allant en direction de la zone de Krafft, village dernier obstacle naturel avant Strasbourg. Schiel a pour mission de s'emparer de tous les points de passage sur l'Ill.

Les Allemands progressent dans le dos des hommes de Raynal. Le BM24 de Coffinier et les commandos de la brigade *« Alsace-Lorraine »* commandés par André Malraux alias colonel Berger se retrouvent rapidement coincés entre Rhin et canal, la 3e compagnie de Tencé et la 1re de Charlet à Boofzheim ; la 2e de Pochat à Obenheim qui reçoit déjà des obus venus du nord !

A midi, Coffinier qui a fait replier ses avant-postes sud est isolé. Autour de lui s'étend un espace en entonnoir où l'ennemi s'active et mène la bataille des écluses. Il n'a plus de liaison avec Raynal dont le PC est à Matzenheim. En fin de matinée, le 305e régiment de *Panzergrenadiers* surprend la 3e batterie du 1er RA à Herbsheim, les chasseurs allemands prennent pied dans le village où le pont d'accès a été détruit par le BIMP, interdisant momentanément la route de Strasbourg aux *Panther*. L'arrivée des chars légers de l'enseigne de vaisseau Bokanowski fixent les Allemands pris à partie par la 2e compagnie du BIMP. Garbay, sans réserves, rameute des sections d'unités diverses pour contenir l'investissement du village et surtout dégager le BM24 impuissant, en mauvaise posture. Toutes les tentatives d'éléments du BM11 et du CC5 pour sortir la 1re compagnie échouent. Le BM24 se regroupe à Obenheim, livré à ses seules forces avec des possibilités de résistance nulles ; le village ne peut ni être dégagé, ni renforcé, ni ravitaillé.

Les Allemands inondent les défenseurs de tracts – chance de la dernière heure – qui invitent à la reddition.

De Lattre maintient son ordre de résister entre canal et Rhin, sans esprit de recul.

A Rossfeld et à Herbsheim, le BIMP est lui aussi encerclé depuis le 9 janvier au matin. Le froid est si vif que les mitrailleuses à eau sont gelées. Détachée au BIMP, la 4e compagnie du 22e BMNA perd son dernier officier musulman, le sous-lieutenant Bel Hadj qui saute sur une mine. Les bombardements intensifs des Allemands sont incessants.

Dans la journée, avec hardiesse une petite colonne de fusiliers-marins tirant avec toutes ses pièces de chars et de scout-cars, brise l'encerclement, délivre des munitions et des vivres au BIMP, récupère les blessés et s'en retourne à Benfeld par le même chemin, laissant les assaillants sans réaction.

Mais le BIMP est vite à bout de forces, Garbay décide alors de le remplacer par le 1er BLE. Pour réaliser cette relève, il crée un groupement mixte aux ordres de Barberot qui à nouveau faisant irruption, désorganise le dispositif allemand. Le BIMP rentre à Benfeld sans incident. De Sairigné prend en main les canons anti-chars et les mitrailleuses laissés sur place avec leurs munitions. Le 11 au matin, le BIMP est regroupé en réserve à 5 km dans l'ouest de Krafft. La ligne de défense française de l'Ill tient bon. Les Allemands qui ne sont pas parvenus à l'enfoncer ne peuvent maintenant laisser sur leurs arrières, le village d'Obenheim qui résiste toujours aux bombardements de l'artillerie et aux rugissements des lance-roquettes de la 198e division. Les parachutages alliés en vivres, munitions et médicaments et les attaques des chasseurs-bombardiers ne sont pas décisifs et contrarient à peine le plan du général Schiel qui fait donner le 308e régiment de *panzergrenadiere* et 9 chars.

Le 11 au soir, les chars allemands sont sur la place centrale d'Obenheim, toute résistance organisée a cessé. Les maisons brûlent ; munitions épuisées, Coffinier a fait détruire les véhicules, les postes radio et les armes lourdes. Le cessez-le-feu est ordonné vers 23h00, le BM24 anéanti n'est plus que 20% de lui-même, ses rescapés encore valides sont rassemblés sur la place du village ; seuls le lieutenant Vilain, l'aspirant Cailleau et le caporal Uginet ont pu se faufiler jusqu'aux postes du BM21 à Osthouse, tandis que des villageois courageux ont pris la lourde responsabilité de cacher 5 hommes et le fanion du bataillon.

Les pertes infligées au commandant Meschede et ses SS sont à la hauteur de la résistance acharnée des FFL pour *« un simple village au bord du Rhin »* dira plus tard un Allemand. Libéré par la chute d'Obenheim, Schiel reprend ses attaques sur les points d'appui du 1er BLE, du BIMP et du BM11 ; isolés à l'est de l'Ill, ils risquent de connaître le même sort que le BM24, d'autant que les renseignements d'état-major annoncent l'arrivée en renfort de 2 nouvelles divisions allemandes. De Lattre ordonne le repli derrière l'Ill. Les trois brigades sont engagées côte à côte, Raynal à Erstein, Delange à Kerzfeld et Bavière à Dambach-la-Ville. En face, séparée des Français par des ponts coupés, l'infanterie adverse s'installe défensivement, épuisée aussi par les combats et les agressions d'un froid sibérien. Le 13 janvier 1945, l'opération *« Sonnenwende »* a échoué. La DFL a interdit la montée vers Strasbourg par le sud. Ses pertes - du 1er au 17 janvier - s'élèvent à 1337 hommes mis hors de combat dont 99 tués, 50 disparus et de nombreux brûlés par le froid.

Au nord de Strasbourg ne parvenant pas à ouvrir la route de Saverne, Hitler va mettre un terme à l'opération *« Nordwind »*. Ce sera fait le 25 janvier. La tentative allemande a coûté 20 000 hommes. La reprise de Strabourg par les nazis est désormais inenvisageable, Hitler n'aura pas cette capitale de l'est de la France en cadeau pour l'anniversaire de son accession au pouvoir (30 janvier).

Le 9 janvier le général Leclerc avait envoyé au général Garbay, commandant la division, le mot suivant :

« Bravo mon vieux, en somme la 1re DFL aura probablement conservé français Strasbourg après que la 2e DB l'ait prise. J'espère que cela ne t'a pas couté trop cher. Félicite tout le monde de notre part et n'hésite pas à faire connaitre la vérité ».

Probabilité devenue maintenant une certitude, mais à quel prix ?

La Poche de Colmar

Pendant que les combats font rage dans la forêt d'Hagueneau, de Lattre décide de réduire sans délai la Poche de Colmar avec ses deux CA. Béthouard prend la partie sud et Monsabert le nord. La façade ouest étant l'apanage des Français de Billotte et des Américains de Milburn. Garbay hérite d'une zone de 60 km². Une zone difficile, marécageuse et découpée par de nombreuses rivières aux bras multiples, cloisonnés par des bois de taillis qui se présentent perpendiculairement au sens de progression de la DFL, créant des espaces en faveur des défenseurs allemands nombreux, à cette distance de Colmar. Les propositions de Garbay pour changer l'axe d'attaque n'aboutiront pas.

La priorité est donnée à sa fonction de flanqueur de gauche de la 3e DI US du général O'Daniel. Il devra progresser par l'entrée du couloir Illhaeusern - Guémar entre l'Ill et le canal.

Face à la DFL, le long de l'Ill, 2 divisions allemandes se partagent le front : la 198e et la 208e. Ces Français qui repartent au combat, manquent de tout. Les bataillons sont incomplets. Depuis les Vosges, il manque 3300 hommes dont 114 officiers. Les unités sont toujours privées de tenues pour combattre par moins vingt ; les vêtements chauds, les chaussures adéquates et les effets spéciaux font défaut.

Qu'à cela ne tienne ! Le 18 janvier c'est une DFL à deux brigades qui à partir de Rhinau, glisse vers le sud pour prendre son poste de flanqueur. Au sud de la Poche, le 20, Béthouard est parti à l'attaque sous la tempête de neige. Le 22 Garbay est en place. Il établit son PC à Scherwiller-lès-Sélestat. Les 1re et 2e brigades sont organisées en groupes de combat (RCT), le RCT1 à Delange, le RCT2 à Bavière. Chacun reçoit l'appui de 2 groupes d'artillerie. La 4e brigade Raynal détachée de la division, est placée dans le secteur défensif *« Rhin-Sélestat »* sous les ordres de Leclerc.

Carte n° 1 - zone de responsabilité de la DFL – Poche de Colmar

Un groupement tactique de la 2e DB, le GTV commandé par le colonel Vésinet est posté dans le secteur d'Obernai aux ordres de Garbay.

C'est Delange qui a été chargé de l'effort principal avec ses 3 bataillons de légionnaires et le BM11, renforcés des chars du RFM et d'un escadron de chars TD du 8e chasseurs.

L'attaque est lancée le 23. C'est Sairigné et son 1er BLE qui commencent la marche. Le chemin est ouvert par l'artillerie divisionnaire qui use puissamment des 8 groupes de 105 et 155. Le village d'Illhaeusern est occupé à 15h00.

Simon et son 2e BLE suivent de près. Le bataillon est sérieusement accroché en se dirigeant vers le village d'Elsenheim. Rejetée jusqu'à Illhaeusern par une contre-attaque de fantassins et de 2 chars, la 7e compagnie ne doit son salut qu'à une vigoureuse contre-attaque de nuit à la baïonnette. Dans la partie nord du secteur, Bavière a lancé en premier échelon le BM5 de Hautefeuille et le 22e BMNA de Bertrand. Comme pressenti, le débouché est contrarié par les petits cours d'eau, les mines et les snipers qui utilisent la protection des bois de taillis. Les cadres qui commandent sur l'avant paient à nouveau un lourd tribut ; successivement tombent le lieutenant Prost, ancien de Bir-Hacheim et peu après le lieutenant Taburet engagé de 1940. Le terrain conquis est émaillé de mines que les sapeurs ont du mal à repérer sous la neige. Fabriquées en bakélite ou en verre, indétectables, elles obligent à procéder par sondage à la baïonnette. C'est la première fois que les démineurs rencontrent ce type d'engins. Le travail de sécurisation est lent et incertain, plusieurs véhicules en feront l'amère expérience.

Le 24, Simon repart à l'attaque soutenu par des TD vers le bois d'Elsenheim. Si le moulin de Ried en bordure du bois est enlevé relativement facilement donnant une quarantaine de prisonniers, il n'en va pas de même au cœur des bois où les éléments de la 208e ont construit des casemates en rondins protégées de réseaux de barbelés et de petits champs de mines. Non repérables, les défenseurs ne craignent personne. Celà vaut pour le BM11 dans le bois d'Erlen, pour le BMNA et le BM5 dans les taillis de Bennwasser à quelques kilomètres au nord-est où l'on se bat aussi dans l'eau et la neige, à la grenade et à la mitraillette.

Les caches en vérité ne sont découvrables qu'au moment où les défenseurs ouvrent brusquement le feu, presque à bout portant. Le froid éprouve durement les Français ; sans abri, ils dorment à même le sol ; aux blessés à évacuer s'ajoutent ceux qui sont victimes de pieds gelés et de bronchites.

Toute la journée du 25, les 2 brigades piétinent. Entre les bois, sur les glacis uniformisés par la neige, battus par la bise, sans protection, les fantassins progressent lentement dans la poudreuse jusqu'aux genoux ou dans l'eau glaciale des ruisseaux et souvent repoussés par des tirs intenses. La 2e BLE perd 37 tués, 9 disparus, 142 blessés et 28 *« pieds gelés »*.

Le BM4 de Buttin en réserve, est alors engagé sur le Bennwasser avec la compagnie des *« Chambarrands »* et la 2e compagnie Morel. Les 2 compagnies ne résistent pas aux contre-attaques féroces qui se déroulent jusqu'à la nuit tombée. La moitié des FFI restent sur le terrain. Marie-Jeanne qui était restée au PC du bataillon ne fait pas partie des victimes de cette terrible journée du 25. Elle a coûté à la DFL 40 tués, 122 blessés, 70 disparus et 88 *« pieds gelés »*. Sur le terrain, la division a progressé de 100 m !

Le 26, le 2e BLE, à bout de forces, est relevé par le 3e BLE de Lalande.

Il faudra attendre jusqu'au 27 au soir pour que le 3e BLE tiennent enfin les lisières est et nord du bois d'Elsenheim fortement soutenu par le sous-groupement Sarrazac du colonel Vézinet et l'artillerie divisionnaire DFL.

Ces succès permettent de passer à l'attaque de *« la ligne des villages »* qui servent de places d'armes aux unités du 64e CA allemand du général Thumm. Le général du Vigier, adjoint de Monsabert, peut ordonner à Garbay de pousser en direction de Grussenheim et de prendre coûte que coûte ce village en limite du secteur franco-américaine. Sa prise est une condition imposée par le commandement américain qui a mis à disposition de de Lattre le 21e CA US. En échange, il a exigé que le Français lui laisse le temps de faire son *« break »* à droite vers Colmar pour que ses arrières soient sécurisés. Pour respecter cet engagement, il ne reste que le 1er BLE. Garbay détache de Sairigné au sous-groupement Putz du GT Vézinet.

L'attaque est lancée en début d'après-midi au carrefour n°177 de la carte d'état-major, il est situé à l'intersection de l'axe sud du bois d'Elsenheim et l'axe ouest de Grussenheim. A un kilomètre de Grussenheim, le chemin d'accès au village est coupé par la rivière Blind ; c'est là que des chars allemands *Jagdpanther* attendent les *Sherman* du CC501 de Putz. Il faudra attendre plus de 2 heures avant que les sapeurs puissent lancer un pont préfabriqué *Bailey* au-dessus de la rivière.

Dans la nuit, l'artillerie allemande et les assauts de l'infanterie mettent à mal ce chantier où le groupe de sapeurs pris à parti relèvent 10 morts dont le chef de section le lieutenant Arnaud et 30 blessés.

Mais qu'importe, il faut passer ! Les modules *Bailey* étant inutilisables, la relève de sapeurs reprend le travail à partir de sections d'un pont mobile type *Treadway*. Au sud, le lieutenant-colonel Putz a envoyé un détachement traverser la Blind au pont de Jebsheim, pour attaquer Grussenheim par le sud ; le pont *Treadway* mis en circulation, l'attaque par l'ouest sera assurée par les légionnaires de Sairigné et les *Sherman* du capitaine de Witasse. Le débouché est prévu le 28 janvier à 12h30.

Au moment de la traversée du pont, les chars sont très vulnérables, soumis aux ripostes des 88 allemands. A 11h30, un coup au but immobilise un TD M 10 au milieu du pont. Les tentatives pour le dégager resteront vaines, rendant le pont définitivement inutilisable tandis que les éclats d'obus des tirs de contre-préparation touchent à mort le lieutenant-colonel Putz et trois officiers de son état-major. Sairigné lance son bataillon et la 12e compagnie du Tchad sans le soutien des chars, dépêchés au sud, pour tenter de traverser au pont du moulin de Jebsheim.

Ce n'est qu'à la nuit tombée, après une préparation artillerie, que le 1er BLE, accueilli durement dès son débouché de la matinée va monter à l'assaut. Le commandant Debray a pris la suite de Putz en attendant l'arrivée du colonel de Guillebon désigné pour prendre à son compte la prise de Grussemheim rue par rue, maison par maison, à la lueur des incendies. Les contre-attaques du régiment 308 venues de la zone d'Elsenheim sont brisées par l'artillerie. Les Allemands se défendent avec âpreté, cachés dans des repaires ruinés, ils doivent être réduits à la grenade.

La prise simultanée de Grussenheim et de Jebsheim a coûté cher. La condition pour que de Lattre engage le 21e CA US est remplie. A Grussenheim, du côté DFL, le 1er BLE a perdu 76 légionnaires et le 1er bataillon du génie compte 40 sapeurs en moins. Six chars et six half-tracks ont été détruits.

Reste à réduire le nord de la Poche et achever la prise de Colmar. Monsabert ordonne d'attaquer Elsenheim en partant de l'ouest et du sud. L'ouest pour Leclerc et le sud pour Garbay. Mais contre-ordre ! Les reconnaissances ne sont pas bonnes : attaquer à partir d'un glacis enneigé reliant les deux forts centres de résistance d'Elsenheim et de Marckolsheim est beaucoup trop dangereux.

Leclerc ne fera attaquer Guillebon et son GTV que s'il est soutenu par 2 bataillons *« frais »*.

Il le fait savoir ! Ce n'est ni possible pour la 1re DFL exsangue, ni pour le 2e CA sans réserves.

Le 30, le plan est remanié. La conquête du bois d'Ohnenheim est confiée à Barberot et son escadron de chars accompagné de deux compagnies du 22e BMNA. La faiblesse de ce détachement est notoire : 85 combattants à pied seulement, 2 TD, 4 chars légers et 2 obusiers. La progression est lente dans les taillis arrosés par les tirs d'artillerie. Au nord, dans le bois de Wustmatten, le renfort du BM21 est le bienvenu chez Sarrazac. Vers 16h15, sur la route d'Illerhaeusern, non loin du moulin d'Elsenheim, en amont du pont de Scheidgraben, la 2e compagnie Lafaurie bien que sévèrement prise à partie parvient à franchir la rivière Blind sur une passerelle de bois fraîchement construite par le génie. Le pont contourné est pris intact, les Allemands retranchés dans leurs abris de rondins se battent corps à corps. Ce sont tous des chasseurs alpins de la division à *« l'edelweiss »* qui bientôt submergés laissent 25 morts et 30 prisonniers. A 1 km au nord, à la lisière du bois, le BM21 pénètre de nuit dans le moulin inoccupé.

Barberot décide d'amener ses chars au cœur du bois en faisant cap au nord et en écrasant les taillis. Il n'y trouve que des postes inoccupés, quelques cadavres et du matériel abandonnés. L'Allemand est parti.

A la sortie du bois, les chars prennent en croupe les fantassins pour aller à Ohnenheim et Heidolsheim ; les Français Libres n'y découvrent que des habitants sortis des caves pour les acclamer.

Dans la soirée, le BM21 qui cantonne dans Elsenheim en flammes reçoit l'ordre de s'emparer du pont de Marckolsheim à 2 km à l'ouest. L'opération est montée pour Colmay qui prend en croupe la section de l'aspirant Serbource et quelques sapeurs. On leur demande une course contre la montre pour éviter la destruction du pont et pour surprendre la garnison allemande. Une heure plus tard, le pont

est sécurisé. Les renforts peuvent maintenant venir pour ancrer la tête de pont sur le canal du Rhin au Rhône. Au cours de cette nuit du 1er février, les occupants d'une voiture d'état-major nazi, surpris de se retrouver là, nez à nez avec des Français, livrent une sacoche avec le plan de regroupement des éléments rescapés des divisions en repli, afin de former un barrage aux Alliés devant Brisach.

Le 2, la 5e DB entre dans Colmar tandis que les autres pelotons de chars sillonnent la campagne et les bois des alentours pour éradiquer les derniers nids de résistance. Ces opérations où l'on fait des jonctions entre éléments amis vont durer jusqu'au 9 février. La DFL a atteint tous ses objectifs, elle est là, sur la rive est du canal qui borde la frontière, épuisée.

Depuis le 23 janvier 1945, à l'heure de son ordre d'attaque, la DFL a perdu 1696 hommes (193 tués, 879 blessés, 74 disparus et 550 *« pieds gelés »*). La plupart des bataillons d'infanterie n'ont plus que 40% de leurs effectifs.

D'ailleurs l'ordre du jour de la victoire de Garbay est sans équivoque. Il souligne le sacrifice consenti par tous pour payer *« le prix d'une des victoires les plus dures mais aussi les plus complètes de cette guerre »*. La DFL n'est plus que l'ombre d'elle-même, dans les rangs les vides creusés s'élèvent à 5000 hommes.

L'Authion

La DFL monte la garde le long du Rhin. Une bonne partie de février, les brigades Bavière et Raynal surveillent les rives du fleuve sur 40 km entre Krafft et Artzenheim.

La brigade Delange, la plus éprouvée cantonne autour de Sélestat pour se reposer et se reconstituer.

La garde du Rhin n'est pas une sinécure car les Allemands profitent des espaces boisés qui couvrent l'espace frontalier pour harceler les légionnaires ou canonner les villages qui les abritent.

Le temps est venu de réorganiser la DFL par l'intégration de renforts, le suivi de séances d'instruction et le reconditionnement des matériels.

Garbay et ses commandants de groupements tactiques. De gauche à droite : colonel Raynal, général Garbay, capitaine de corvette de Morsier, colonel Delange, colonel Gardet.

Garbay rééquilibre ses brigades : le BM11 arrive à la 4e, le bataillon FFI *« Montlouis »* à la 1re ; des voltigeurs de *Montlouis* intègre les compagnies du 3e BLE ; le bataillon FFI *« La Marseille »* est réparti dans les compagnies du BM4 et du 22e BMNA.

A partir du 19, les relèves de la DFL arrivent dans le secteur français du Rhin, Garbay peut alors regrouper ses hommes dans la région de Sélestat. Seul le BIMP reste en ligne.

Le nom de Rouffach circule dans les rangs de la DFL, ce village situé à une quinzaine de kilomètres dans le sud de Colmar abrite un *« centre de formation pour tous »* qui a ouvert ses portes à une promotion de 5000 hommes, tous grades confondus, tous régiments mélangés pour un stage de cohésion et de mise à niveau pendant 6 semaines.

La mystique de cette école à la de Lattre ne reçoit pas du tout l'adhésion des *« premiers soldats de de Gaulle »* ; les vieux briscards – légionnaires et marsouins - renâclent si fort, que Garbay sur le rapport de ses officiers rappelle le détachement DFL au bout d'une semaine. Les enseignements et méthodes du colonel de cavalerie Lecoq, patron de l'école de *« l'amalgame »*, sont si peu adaptés aux combattants chevronnés qu'ils la baptisent *« école du cirque »*.

De Lattre ne fait pas l'unanimité de son entourage, ses chefs de division le lui font savoir aux détours d'accrochages oraux dont les éclats diffus parviennent à la troupe. Même – dit le commandant de la 1re armée - le général US Devers *« a le toupet de lui donner des cours de tactique »* par messages.

De plus, les sentiments déjà connus que porte Leclerc à de Lattre pousse Sairigné, le commandant du 1er BLE, à remettre à Paris, via le médecin-colonel Vernier, patron de l'hôpital divisionnaire Spears, une lettre en huit points où il explique au Général pourquoi la DFL ne veut plus servir sous les ordres de de Lattre. L'anéantissement du BM24 et les pertes des bataillons de légion ont pesé lourd.

C'est le Général lui-même qui remet à Juin le *« poulet »* de Sairigné, comme il qualifie en jargon la lettre qu'il a reçue. Son état-major général qui préparait une offensive dans les Alpes avec la 4e division de montagne marocaine (4e DMM) rectifie alors l'ordre de désignation, c'est la DFL qui descendra dans le sud à la place de la 4e DMM.

Elle est placée sous les ordres du général Doyen, commandant le détachement des Alpes, qui a établi son QG à Grenoble et a reçu du général Devers (VIe CA US) la mission de *« simuler des attaques »* pour empêcher les 5 divisions du 75e CA italo-allemand de venir participer à la défense de la vallée du Pô.

Le haut commandement allié craint par-dessus tout de voir les Allemands se retirer dans le sud des Alpes bavaroises, à l'abri de l'Adige, derrière une ligne de défense infranchissable, pour y rester longtemps. Les officiers d'état-major parlent de *« Réduit du Sud »* ; le bulletin de renseignement lui, laisse percer la crainte d'un *« Réduit hitlérien de SS fanatiques »*.

La déception est vive dans les rangs quand la 1re DFL reçoit son ordre de départ le 3 mars. Les hommes n'auront pas l'honneur d'entrer les armes à la main sur le territoire de l'ennemi qu'elle n'a pas cessé de combattre. Le 28 février, la DFL est retirée de l'ordre de bataille de la 1re armée. Celui de la DFL est modifié : Gardet prend le commandement de la 2e brigade et Saint-Hillier celui de la 1re. Sairigné devient chef d'état-major. Le 24e RIC (commandant Balouet) reste affecté au 1er BLE.

Le 15 mars, Garbay relève la 44e brigade antiaérienne US du général Tobin dans la région de Menton. Le 21, la division prend en charge le secteur sud des Alpes qui s'étend de Menton au pic des Trois Evêchés à 12 km au nord de Saint-Etienne de Tinée. La DFL reçoit en renfort le 3e régiment d'infanterie alpine.

En Allemagne, dans la nuit du 30 au 31 mars, en aval du fleuve à Germesheim, les premiers éléments de la 1re armée franchissent le Rhin.

A Paris, le 2 avril, place de la Concorde, au cours de la cérémonie des drapeaux, les 2e et 4e brigades reçoivent des mains du Général les drapeaux des 2e et 1er régiments d'infanterie coloniale (RIC). Dans son discours, de Gaulle proclame que l'étendue du territoire conquis en Allemagne par l'Armée française affirmera la place de la France dans les débats et les décisions qui suivront immanquablement la fin des hostilités.

La volonté du Général est que de Lattre prenne Stuttgart.

Le 9, à Nice, de Gaulle arrivé la veille, qui a tenu à donner un retentissement national à cette opération du sud, prononce une allocution à l'Hôtel de ville où il annonce que *« nos armes vont franchir les Alpes »*. Au cours de la prise d'armes, sur le boulevard du port, aux accents de la musique de la brigade Delange, il décore de la croix de la Libération, les deux plus anciennes unités des FFL. Le drapeau de la 13e DBLE reçoit la croix de la Libération ; au BIMP, la croix est remise au commandant Magendie et au lieutenant Bellec. A défaut de drapeau réglementaire BIMP, le Général accroche la croix au calot bleu du caporal Pecro en lui disant *« Je vous embrasse pour tout votre bataillon »*.

C'est le 1er régiment de fusiliers-marins du capitaine de corvette de Morsier qui rend les honneurs pour la cérémonie d'hommage aux morts. Peu après, les chefs de corps et de services réunis autour de Garbay, expriment au Général leur déception d'avoir à terminer 5 années de guerre dans un coin perdu des Alpes.

Le Général appelle les hommes de la DFL *« ses premiers compagnons »* et insiste sur l'effort qui est demandé à la division pour cette mission importante, *« entreprise redoutable »* écrit le général Doyen.

Le sous-effectif est un problème récurrent à la DFL. Toute nouvelle mission appelle de la réorganisation. Pour cette fois, Garbay dissout la 1re brigade qui fait place à la 13e DBLE à trois bataillons, formant corps, sous les ordres de Saint-Hillier. Raynal nommé commandant de l'infanterie divisionnaire est remplacé par Delange.

En prévision d'attaques d'ouvrages fortifiés, un détachement de lance-flammes est mis aux ordres du lieutenant-colonel Lichwitz, médecin personnel de de Gaulle. La mission dévolue à Garbay consiste à prendre le massif de

l'Authion et à exploiter vers le col de Tende, vers les crêtes des Alpes du sud et vers Turin. Les renseignements obtenus donnent pour adversaires immédiats une division de grenadiers à trois bataillons et un régiment d'artillerie.

Carte des opérations de l'Authion.

A une cinquantaine de kilomètres au nord de Nice, l'Authion, massif à plusieurs sommets qui s'élèvent entre les vallées de la Vésubie et de la Roya, porte des arêtes si pointues aux versants abrupts qu'il est impossible de passer d'une crête à l'autre sans emprunter soit deux routes de vallée soit des chemins muletiers difficiles. Le massif dont quelques sommets dépassent 2000 mètres est une véritable forteresse naturelle où ont été construits les ouvrages fortifiés de La Forca, de Mille-fourches et des Trois-communes ; on ne peut les approcher que par terrain découvert très pentu sans être à la merci de chasseurs retranchés en position dominante.

Garbay a une bonne idée de la position des régiments qu'il va devoir affronter : le 107e et le 253e qui se sont solidement organisés autour d'ouvrages type ligne Maginot. Ces fortifications s'étendent du col de Raus à ceux de la Baisse Saint-Véran, du Plan Caval et de la Béole et confortées depuis, par des travaux de campagne, des mines et des pièges divers, le tout servi sans doute par des plans de feux croisés. Il reste naturellement à se faire préciser les lignes de résistance par des contacts rapprochés.

Voilà les grandes lignes de l'opération *« canard »* où Delange et sa brigade seront chargés de l'effort principal. Le jour J, prévu le 9, est retardé pour les unités d'infanterie, noyées dans un épais brouillard, qui rejoignent cependant leurs bases de départ. Le groupe de chasse 2/16 effectuent quand même les mitraillages en piqué prévus sur les ouvrages de sommet tandis que l'escadre Jaujard bombarde Vintimille pour faire diversion.

Le 10 à 9h30, le BIMP dont les objectifs sont les forts, commence son attaque frontale, après que les fumées et les poussières soulevées par les obus de 105 et 155 se soient dissipées. En partant de la Baisse de Turini, vers le fort de la Forca et le Camp de Cabanes-Vieilles, Magendie est soutenu par le BM11 du capitaine Brisbarre, l'escadron de chars RFM de Barberot, le détachement de lance-flammes de Lichwitz, une compagnie du génie pour ouvrir la route et la CAC 4 du capitaine Fayaud. Il neige sur l'Authion.

Le terrain des forts a été préparé dès l'aube par des raids aériens et à 9h00 par le groupement Maubert du 1er RA dont les canons avaient été déployés dans la clairière de Peira-Cava.

La DFL entière se met en branle ; au sud, la brigade Gardet se dirige vers Breil-sur-Roya en passant par le col de Brouis et la cime de Bosc ; au nord-ouest, le 3e RIA du colonel Lelaquet cherche à atteindre l'arête du Mercantour. Sur Saint-Etienne de Tinée, le 1er BLE et deux commandos composés de soldats français et alliés sont chargés d'immobiliser par la guérilla, un bataillon allemand dans la vallée de la Stura.

La cime de Tueis est atteinte par la compagnie du capitaine Picard, sous la couverture des 75 *PAK* de Fayaud et des mitrailleuses du capitaine Roudaut. Elle marche directement et à découvert, à l'assaut de l'éperon de la Forca. A 12h30 les rescapés de la compagnie sont au pied de l'éperon de la Forca ; 2h30 pour faire 2 km sous des tirs nourris, les sections sont décimées par les obus de mortier et les balles de mitrailleuses lourdes. Les hommes sont cloués au sol par une tourelle blindée qui couronne le sommet. Il faudra attendre la tombée de la nuit pour qu'elle se taise par l'action de l'aspirant Petitjean qui parvient à lancer une grenade dans le créneau, les lance-flammes de Lichwitz finissent le travail. La compagnie Picard a perdu la moitié de son effectif, 66 hommes sont hors de combat, on déplore 26 tués. Le fort de la Forca tient toujours.

Sous la mitraille, la 2e compagnie parvient à se glisser sur la route, en contrebas des deux forts, jusqu'aux premières maisons de Cabanes-Vieilles. Cette avancée est possible grâce au comblement des coupures de la route par le bulldozer des sapeurs qui derrière les fantassins prépare la voie aux chars du RFM. Cette montée est brusquement interrompue par l'explosion de deux chars éventrés par des mines. Le second-maître Roger chef de char y laisse la vie. La progression est stoppée nette. La 3e compagnie gravit péniblement les pentes à 40° de la tête de Vaïercaout qui l'amène au-dessus de Cabanes-Vieilles. La prise du sommet par la section de l'adjudant Marty, entraîne une vigoureuse contre-attaque qui oblige les Français à redescendre avec 27 hommes hors de combat. L'évacuation par brancards sur des plaques de glace est un vrai cauchemar. Il faut trois heures pour arriver en sécurité sur la route. Le BIMP a perdu 107 hommes (30 tués et 77 blessés).

Sur le flanc droit du BIMP, le BM11 n'a pas plus de succès. Les tirs de 155 qui ont précédé la montée ont laissé intacts les nids de résistance en rondins et les snipers juchés dans les arbres. Il faut faire demi-tour.

Au nord de l'Authion, après une manœuvre de contournement hardie, la compagnie d'éclaireurs-skieurs du lieutenant Montel (3e RIA) et la compagnie Muller (BM21) prennent en tenaille le fort de Raus.

Sur la route de Sospel, le BM4 est arrêté au col de Brouis par un ouvrage fortifié qui commande le passage. Après trois heures de combats infructueux et une contre-attaque dangereuse en provenance de la cime du Bosc, Buttin replie tout son bataillon sur sa base de départ. Son incursion lui a coûté 65 hommes dont 20 tués ou disparus. A 19h00, il envoie une patrouille pour chercher les blessés.

Le 10 avril au soir, l'attaque directe contre les défenses de l'Authion a échoué. Delange devra resserrer son dispositif et faire ravitailler ses hommes accrochés à la Forca et au fort de Raus. Les mulets porteurs de couvertures et de capotes n'ont pu grimper, la souffrance due au froid est atroce, au pied de l'éperon on a somnolé debout pour ne pas s'engourdir avant le lever du jour. A 5h30, les Allemands contre-attaquent pour reprendre les positions perdues mais ils trouvent les compagnies Muller et Thomas sur leurs gardes qui leur font rebrousser chemin.

A 8h00, le BIMP repart à l'assaut sous la protection de fumigènes qui le dissimule aux vues des forts. Le char du RFM qui obstruait la route est basculé dans le vide. Deux chars légers grimpent à 2000 mètres, en appui de la compagnie Thomas qui pénètre dans les baraquements de Cabanes-Vieilles. Le nettoyage de la position se fait avec l'aide d'une section de la CAC40 et une compagnie du BM11. Les Allemands d'abord surpris, se reprennent et font donner leur artillerie. Théobald, le toubib des fusiliers-marins est touché par un éclat de 88 ; l'aspirant Vasseur atteint à son tour replie son char porteur du fanion du RFM.

Mulets porteurs (document DFL).

Le RFM à Cabanes-Vieilles (document DFL).

La 3e compagnie Golfier attaque à la mitrailleuse la tête de Vaïercaout et malgré les barbelés et les traverses minées, elle s'empare de la *« maison des câbles »* du téléférique en faisant 11 prisonniers qui n'ont pas eu le temps de saboter leurs 5 mitrailleuses.

Reste, au-dessus, le Fort de Mille Fourches à 300 m de dénivelé. Delange veut le prendre avant la nuit. Le 1er RA déclenche son tir de préparation à 18h45, alors que l'enseigne de vaisseau Lamothe-Dreuzy – maintenant porteur du drapeau du RFM - lance ses chars légers, cachés par un rideau de fumée. Une heure plus tard la 7e compagnie du lieutenant Delaunay et les lance-flammes de Lichwitz sont aux grilles du fort. A 20h20, les 40 occupants agitent le drapeau blanc. L'affaire est terminée. Delaunay déplore 3 blessés. Le premier bastion de l'Authion est conquis, les trois autres forts, la Forca, Trois communes et Plan-Caval sont toujours allemands malgré les bombardements de l'artillerie et de l'aviation.

Au cours de la nuit Garbay reçoit un message du général US Alexander, commandant de théâtre en Italie, l'informant que ses objectifs sont atteints. Naturellement, cette invite à arrêter l'offensive là, restera sans réponse. Elle ne correspond pas du tout à l'objectif général fixé par de Gaulle qui est de s'emparer de portions de territoire italien pour terminer la guerre en Italie et obtenir ultérieurement une rectification du tracé frontalier italo-français.

Le 12 avril, la compagnie Gory du BM21 qui a relevé celle de Picard ne réussit pas non plus à s'emparer directement de la crête de la Forca. La deuxième tentative par franchissement acrobatique du fossé est du fort et attaques à la grenade au phosphore est couronnée de succès : la Forca est pris sans pertes françaises et livre 30 prisonniers parmi les fuyards qui sont allés se réfugier dans la redoute des Trois Couronnes.

L'ennemi commence à faiblir, le mordant des marsouins et la présence de chars légers à cette altitude confondent les *Gebirgsjaeger* (chasseurs de montagne) pourtant aguerris.

En fin d'après-midi, l'assaut contre le fort de Plan-Caval est lancé. Delange a mis les moyens, le génie a aménagé la route principale qui mène aux forts, le 1er RA a hissé ses canons jusqu'à la baisse du Col d'Argent à 5 km de là, la CAC 4 de Fayaud est à pied d'œuvre sur la Forca et Mille Fourches. Barberot avec huit chars est paré à intervenir. La compagnie Luciani du BM11 et les lance-flammes de Lichwitz s'infiltrent prudemment mais sans opposition. A 19h00, le fort est pris, vide, la garnison s'est probablement enfuie dans la direction de la Béole, autre ouvrage de la ligne Maginot alpine.

L'impressionnante tour pentagonale des Trois Communes se dresse sur 4 niveaux sur la côte 2082. Après quelques tirs d'embrasure avec des 75 *PAK*, le char du lieutenant de vaisseau Hautière et 5 voltigeurs montés se présentent d'initiative devant le pont-levis. Un drapeau blanc signe la reddition de 40 chasseurs allemands.

Entre chiens et loups, s'achève la conquête de l'Authion par la 4e brigade avec son terrible lot en pertes humaines : 110 morts et 220 blessés. Les bataillons qui ne sont pas alpins sont perclus de fatigue. Les nouveaux engagés – les *« Marie-Louise »* - ont tenu le choc.

A partir du 12, Saint-Hillier et deux de ses bataillons – le n° 2 de Simon et le n° 3 de Lalande – montent en ligne pour relever la 4e brigade. Sur les tracés de crête, la progression lente et pénible se fera à pied, matériel sur le dos

Sur ordre de Garbay, le BM21 est resté sur place, au col de Raus, pour se mettre aux ordres de la DBLE. Saint-Hillier établit son PC à Cabanes-Vieilles. Les trois bataillons y reçoivent chacun pour axe d'attaque, une ligne de crête : Simon descend par le chemin de vallée puis remonte sur le massif de l'Arboin (1839 m) pour progresser vers le village de Breil. Lalande progresse vers le nord du même objectif final, en prenant la crête qui mène vers le col de la Secca (1753 m). Le capitaine Oursel avec son BM21 sécurise le poste de douanes de la vallée de Cairos puis la couvre par la ligne des cols de Coss et de Pézurbe qui mènent aux villages de Saorge et Fontan.

Dans la partie sud de l'Authion, vers 10h00, le peloton de chars de l'enseigne de vaisseau Carpentier qui éclaire Simon est accroché mollement à la Baisse de la Déa. Pourtant quand Simon débouche deux heures plus tard, la 6e compagnie Mantel, à découvert au pied de la crête, est étrillée sur place. 50 % des hommes sont mis hors de combat. La 5e compagnie Geoffrey, venue à la rescousse porte l'engagement vers les pentes de la Gonella en nettoyant les contre-pentes. L'Arbois n'est pris que le 15. Les légionnaires vont devoir maintenant progresser sur un terrain miné avec des *« indétectables »*. Le 2e BLE compte déjà 20 tués et 70 blessés.

Le 15, le 3e BLE soutenu par les chars légers s'empare du fort de Plan-Caval puis, après leur demi-tour faute de route, Lalande enlève seul avec ses hommes la côte 1662 au-dessus de la Béole d'où les grenadiers décrochent. S'ensuit une succession de combats et contre-attaques qui après la cime de Bassa conduisent les légionnaires au fortin Martala trouvé inoccupé le 18. La résistance de la 34e division est brisée.

Les Allemands se sont repliés sur la rive est de la rivière Roya, laissant derrière eux leurs actes de barbarie : le caporal-chef Leskovar, blessé sur l'ouvrage de la Béole, porté disparu est retrouvé assassiné d'une balle dans la tempe ; au village de Pièna, vallée de la Roya, 7 tirailleurs du 24e BMNA, tombés en embuscade, blessés, ont été achevés à la mitraillette.

Après six jours de combats, au pied de la cîme de Pézurbe, le BM21 étiré sur une dizaine de kilomètres, est en posture précaire, le ravitaillement par parachutages n'est pas suffisant et il faut près de 22 heures de brancardages pour ramener les blessés, en arrière, jusqu'à la Pointe des Trois Communes !

Pézurbe est un point stratégique qui commande le village de Fontan et une partie de la vallée de la Roya. Les Français veulent les garder, les Allemands veulent les reprendre. Le BM21 n'est plus en état de résister aux attaques et aux bombardements allemands. Garbay ordonne sa relève, au plus tôt, par le 2e BLE. En attendant, le détachement du lieutenant Arquéros et la section du lieutenant Sautereau contiennent les attaques.

Après 10 heures de marche forcée, la relève-course est réalisée par Simon le 19 au soir. Soit quelques heures avant un nouvel assaut du 80e régiment de grenadiers. C'est Sautereau qui supporte le coup de main et les tirs de mortiers, mais vite submergé, il perd 15 hommes. La 6e compagnie Mantel, mal installée avec une liaison artillerie non encore opérationnelle, se replie vers les pentes sud, jusqu'aux positions de la compagnie Muller. La moitié de la compagnie a disparu dont la section du 24e RIC qui la renforçait.

La 13e DBLE reçoit l'ordre de se repositionner en délaissant les lieux trop exposés et indéfendables. Le remaniement est exécuté dans la nuit du 21 au 22. Le 29 avril, la 13e DBLE est relevée par le 29e régiment de Tirailleurs algériens. Le front ennemi est définitivement rompu, la 2e brigade borde la rivière Roya de Breil à la mer. Le BM5 est à Vintimille, la 4e brigade regroupée à Nice.

Le général Doyen peut maintenant lancer l'ordre de la manœuvre *« Pingouin »* qui va faire entrer la DFL en Italie par la piste de la vallée de la Stura en joignant Isola à Vinadio. C'est Raynal qui commande l'opération ; Corta, son 1er BLE et le 3e RIA partent en tête vers le col de la Lombarde suivis par le BM11 qui était à Isola depuis le 25. Le col qui culmine à 2395 m est obstrué par plusieurs mètres de neige, jusqu'à 5 dans les virages. La progression est d'autant plus pénible que la piste est invisible et qu'il a fallu laisser sur place les mulets et leurs charges enfoncés jusqu'au poitrail.

Le génie divisionnaire du lieutenant-colonel Tessier et ses bulldozers travaillent à l'aveuglette aidés par le BIMP et la CCI. L'ouverture aux jeeps sera assurée dans l'après-midi du 29, après la construction de 4 ponts.

Les Allemands ont miné le parcours, l'explosion d'une maison piégée tue le capitaine Olivier du BIMP et 1 marsouin. Elle en blesse 7 autres.

Les premiers éléments du 1er BLE pénètrent sans combat à Vinadio, le 27. L'ennemi a décroché depuis la veille. Le 28, le BM11 débouche dans la vallée de la Stura, suivi par Delange et le PC de la 4e brigade. A peine installé Delange reçoit un message parachuté ordonnant de ne pas aller plus loin !

La 13e DBLE célèbre le 30 avril à Coni son 6e *Camerone* en guerre.

Le 1er mai la radio allemande annonce la mort d'Hitler. Le 2, le général von Vietinghoff commandant les armées allemandes d'Italie signe une capitulation sans conditions annonçant la générale du 8 mai, signée à Reims. La DFL, sauf la 4e brigade, cantonne dans la région niçoise. Delange et ses hommes stationnent dans le Piémont, au bord de la ligne fixée.

Défilé de la Victoire du 18 juin 1945 – musique de la 13e DBLE (document DFL).

La division est ramenée à Paris dans la première semaine de juin pour le défilé de la Victoire, fixé au jour d'anniversaire de l'appel du 18 juin 1940. Ce jour-là, 5 bataillons de la 1re DFL, en calots bleus, chemises à manches retroussées, passent sous l'Arc de triomphe commandés par Raynal. La 13e DBLE en képis blancs, commandée par Saint-Hillier, ferme la marche du défilé.

« Quel est celui d'entre nous qui passant sous l'Arc de Triomphe n'a pensé à ses camarades morts pour la Patrie et n'a ressenti la fierté d'avoir été l'un de ces indomptables Croisés à la Croix de Lorraine ».

(général Saint Hillier).

(Suite de la page 14)

Interné au camp de Royallieu en mai 1944, il est déporté à Buchenwald (12-14 mai). Là, il représente les *« réseaux de la France combattante »* au sein du Comité des intérêts français.

Sylvain Cornil-Frerrot

Un dossier en ligne est disponible sur le site de la fondation, ***www.france-libre.net.*** *Pour y accéder, il suffit de cliquer sur le bouton « CNRD 2012 ».*

Bibliographie

Sébastien Albertelli, *« Julitte, Pierre (1910-1991) »*, dans le *Dictionnaire de la France libre*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2010, p. 825-826.

François Berriot, *Témoignages sur la Résistance et la Déportation : Autour de Jacqueline Pery d'Alincourt*, L'Harmattan, 2007.

Jean-Marc Binot, Bernard Boyer, *Nom de code Brutus : Histoire d'un réseau de la France libre*, Fayard, 2007.

Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *« Hessel, Stéphane (né en 1917) »*, dans le *Dictionnaire de la France libre*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2010, p. 738-739.

Stéphane Hessel, *Danse avec le siècle*, Le Seuil, 1997.

Pierre Julitte, *« Echec aux V2. Hommage à Marcel Sailly »*, *Revue de la France libre*, n° 275, 3e trimestre 1991.

Christiane Rimbaud, *Pierre Sudreau, un homme libre*, Le Cherche Midi, 2004.

Jean Simon, *« Pierre Julitte, compagnon de la Libération »*, *Revue de la France libre*, n° 275, 3e trimestre 1991.

Pierre Sudreau, *Au-delà de toutes les frontières*, Odile Jacob, 2002.

Appel à contributions

Héritière de la ***Revue de la France libre***, organe de l'Association des Français libres de 1946 à 2000, ***Fondation de la France libre*** publie des articles consacrés à l'histoire de la France libre, de son chef, le général de Gaulle, de ses membres et des ses combats, jusqu'à la victoire de 1945.

Longtemps organe de la mémoire française libre, la revue se veut aujourd'hui un relais entre cette mémoire, la recherche scientifique et la vulgarisation de la connaissance historique.

Les auteurs désireux d'y contribuer doivent adresser leurs propositions d'articles :

à l'adresse électronique suivante :

sylvain.cornil@france-libre.net

ou par courrier postal à :

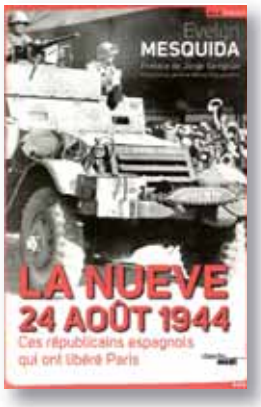
Fondation de la France Libre 59 rue Vergniaud 75013 Paris.

Visitez notre site :

Un dossier en ligne est disponible sur le site de la fondation,

www.france-libre.net

Pour y accéder, il suffit de cliquer sur le bouton « CNRD 2012 »



La Nueve 24 août 1944

La France Libre, on le sait, rassembla de nombreuses nationalités. Parmi elles figurent en premier lieu les républicains espagnols. Contraints de fuir leur pays face à l'avancée des forces franquistes lors de la *Retirada*, plus de 500 000 hommes, femmes et enfants passèrent dans une France qui n'était pas prête à les accueillir et où ils furent internés. Les plus « *endurcis* » – anarchistes, communistes – connurent les souffrances des camps de punition. 12 à 15 000 s'engagèrent dans la Légion étrangère – 600 de l'illustre 13e DBLE devaient rejoindre la France Libre à l'été 1940 –, des milliers d'autres furent enrôlés dans des bataillons de marche, 80 000 dans des compagnies de travail militarisé obligatoire.

Après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord du 8 novembre 1942 fut créé le Corps franc d'Afrique (CFA). De nombreux républicains espagnols, libérés par les Alliés des camps de concentration du Sahara, s'y engagèrent ; ils constituaient la majorité des hommes du 3e bataillon, avec les soldats français d'origine espagnole d'Oran et d'Alger. Sous les ordres d'un Miguel Buiza, amiral en chef de la flotte républicaine durant la guerre d'Espagne, commandant de la 9e compagnie « *española* », ou d'un Joseph Putz, ancien volontaire de 14-18 qui combattit aux côtés des républicains en 1936, avant de prendre la tête du 3e bataillon, ils s'illustrèrent dans la campagne de Tunisie, au prix de pertes importantes, et furent les premiers à entrer dans Bizerte.

Au terme de cette campagne, destinés à rejoindre l'armée française de Giraud, une grande majorité d'Espagnols désertèrent pour rallier les Forces françaises libres, finalement expulsées vers la Tripolitaine, en juin 1943.

Au sein de la 2e division blindée (2e DB), unité constituée en août 1943 de la fusion de la 2e division française libre (2e DFL) du général Leclerc avec des éléments issus de l'armée d'Afrique, les Espagnols représentaient des soldats aguerris, et à ce titre furent répartis entre toutes les unités. Mais c'est au sein du régiment de marche du Tchad (RMT), la principale unité de la division, que se retrouvèrent une large majorité d'entre eux, essentiellement le 3e bataillon du commandant Putz, le « *bataillon espagnol* », et singulièrement la 9e compagnie du capitaine Dronne, plus connue sous le nom de la « *Nueve* », parce que, sur ses 160 hommes, 146 d'entre eux étaient Espagnols ou d'origine hispanique.

Formée, équipée et entraînée au Maroc, cette division Leclerc rejoignit la Grande-Bretagne en avril 1944, avant de débarquer sur les plages normandes le 1er août. Engagés dans la bataille de Normandie dès le 8, les hommes de la *Nueve* étaient en pointe, à Alençon comme à Ecouché. Le soir du 24 août, de même, c'était la première unité à pénétrer dans Paris, où plus de 4 000 Espagnols participaient à l'insurrection. Le lendemain, le groupe d'assaut du lieutenant-colonel de La Horie, qui s'empara de l'hôtel Meurice – où était installé le poste de commandement du général allemand von Choltitz – était lui aussi composé en majorité d'Espagnols. Et le 26 août, Amado Granell, officier de la *Nueve* ouvrit le défilé entre l'Arc de triomphe et Notre-Dame, tandis que quatre half-tracks de la compagnie servaient d'escorte et de protection au général de Gaulle, sous les acclamations de la foule, avec un petit drapeau républicain espagnol à côté de celui de la France Libre.

Après les durs combats des Vosges, qui coûtèrent la vie à de nombreux hommes à la *Nueve*, les soldats de la 2e DB, répartis en cinq colonnes, libérèrent Strasbourg le 23 novembre. En janvier 1945, une nouvelle bataille, pour la libération de la poche de Colmar, voyait la mort, par 20° en dessous de zéro, de 28 officiers et 250 sous-officiers et soldats – parmi lesquels le lieutenant-colonel Putz.

Envoyés ensuite à Châteauroux pour y retrouver leurs forces, les hommes de la 2e DB furent dirigés sur le front de l'Atlantique, où ils participèrent à la réduction de la poche de Royan, avant de pouvoir rejoindre la bataille principale, en Allemagne, à la fin d'avril 1945. Quand ils s'emparèrent du nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden, il ne restait plus que 16 Espagnols.

Partie à la rencontre de ces héros oubliés, Evelyn Mesquida donne la parole à ceux qui ont survécu. Dans la 2e partie – la plus originale, de l'avis du général Roquejeoffre, auteur de la postface –, des survivants du bataillon espagnol et de la *Nueve* se racontent, témoignent de leur parcours de la guerre civile espagnole à la victoire de 1945, des souffrances qu'ils ont dû endurer, de leurs joies, de leurs espérances aussi. Une plongée au cœur de ces combattants.

Journaliste et écrivaine, Evelyn Mesquida est présidente d'honneur de l'association de la presse étrangère et vice-présidente du Club de la presse européenne.

Paru en espagnol en 2008, cet ouvrage a été traduit en français par Serge Utgé-Royo.

La Nueve 24 août 1944 : Ces républicains espagnols qui ont libéré Paris

Evelyn Mesquida - Préface de Jorge Semprún et postface du général Michel Roquejeoffre

Le cherche midi, août 2011 - 373 p. - 18 €

Ennemis et frères

Cet ouvrage est consacré à deux anciens combattants d'élite de la Seconde Guerre mondiale. Le premier, Léon Gautier, est un apprenti carrossier breton engagé dans la France Libre en 1940, à 17 ans ; il a servi dans les fusiliers marins avant de rejoindre le commando Kieffer. Le second, Johannes Börner, un apprenti mécanicien de Leipzig incorporé en 1943, à l'âge de 18 ans, dans les *Fallschirmjäger* (parachutistes). L'un et l'autre ont participé à la bataille de Normandie, en juin 1944, l'un et l'autre sont installés depuis des années dans cette province.

Les deux hommes ont fait connaissance après la guerre, à l'occasion des commémorations du *D-Day*. Ils se sont retrouvés en mars 2009, 65 ans après le débarquement de Normandie, sur les lieux mêmes où l'un et l'autre combattirent, dans des camps opposés.

À partir d'entretiens menés auprès de ces deux anciens, l'auteur fait, dans un style naturel et aisé, le récit parallèle de leurs parcours, et à travers eux, retrace une parcelle de la grande histoire, celle de la plus sanglante conflagration du vingtième siècle.

Ennemis et frères

Jean-Charles Stasi

Éditions de l'àpart, juin 2011 - 160 p. - 16 €

Special Air Service

Trente ans après sa parution chez Grasset en 1981, cet ouvrage fait l'objet d'une utile réédition. L'auteur nous offre le récit remarquable de sa guerre, un récit alerte et sans complaisance, à lire ou à relire, avec un authentique plaisir.

Ancien séminariste fait prisonnier dans la poche de Dunkerque, cet Ardennais au caractère bien trempé s'évade et traverse la France, dans l'espoir de rallier l'Angleterre ; mais il échoue et intègre le réseau Ronald constitué par Roger Wybot.

Désigné pour accompagner Le Tac et Forman, qui doivent passer en Angleterre par l'Espagne, après la destruction de l'usine électrique de Pessac (Gironde), il ne qu'un bref passage par Patriotic School, avant d'être dirigé vers Carlton Gardens, où on l'affecte au renseignement sous le pseudonyme d'Edgar Thomé.

Son entraînement de parachutiste le conduit successivement à Inchmery et Ringway, puis à l'école des agents secrets, près de New Market, où il fait la connaissance de Max – dont il apprendra plus tard qu'il s'agissait de Jean Moulin.

Parachuté en France le 9 décembre 1941 avec Joseph Piet, son radio, il prend en main le service action du réseau Ali-Tir, tout en bouillant de rejoindre une unité combattante. Mais, victime d'une fracture du rocher, il doit rentrer en Angleterre le 27 mai 1942 pour s'y faire soigner. Après quelques mois de repos, on lui confie une illusoire mission de recrutement à Saint-Pierre-et-Miquelon, puis le commandement de la 2e compagnie du bataillon des Antilles, qu'il entraîne jusqu'en juillet 1943.

Rentré en Angleterre, il se fait affecter à la *Special Air Service Brigade*, où il prend le commandement en second de la 2e compagnie du 3e RCP (3e SAS), sous les ordres de Château-Jobert, après un passage au 2e RCP (4e SAS) de Bourgoin.

Les premiers éléments du 2e RCP sont parachutés en Bretagne dès la nuit du 5 au 6 juin. Le lieutenant Thomé, lui, doit ronger son frein dans le camp secret de Faiford jusqu'à la pleine lune du 3 août.

Parachuté avec sa *troop* sur le Finistère, il neutralise la centaine d'hommes de la *Kommandantur* de Daoulas, dont les armes permettent d'équiper la Résistance locale, avec son *stick*, avant de libérer Landerneau, quelques jours plus tard, avec deux hommes.

Après une permission écourtée en Angleterre, il est parachuté dans le Jura le 27 août et prend Clerval, pour assurer le passage du Doubs par les blindés de la 1re armée française, mais ne peut sécuriser durablement le pont devant les chars ennemis. Placé ensuite en avant-garde d'une division américaine, il chasse les Allemands jusque devant Épinal.

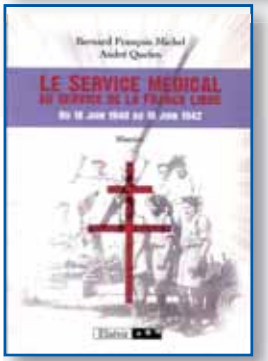
Le 7 avril 1945, il est parachuté une troisième fois en Hollande, où il harcèle les Allemands jusqu'à l'arrivée des blindés canadiens, une semaine après la date prévue. Il est fait compagnon de la Libération par décret du 9 novembre 1945.

Special Air Service 1940-1945. L'épopée d'un parachutiste en France occupée

Edgar Tupët-Thomé - Préface du colonel Rémy

Atlante éditions, mai 2011 - 254 p. - 22 €

www.atlante-editions.fr



Le Service médical au service de la France Libre du 18 juin 1940 au 18 juin 1942

Limité à « *la période la plus pure, celle de l'engagement total* », du 18 juin 1940 au 18 juin 1942, l'ouvrage évoque le parcours des médecins dans la France Libre, à travers quelques figures marquantes qui rejoignirent l'Angleterre à l'été 1940 ou contribuèrent au ralliement de l'Empire, avant de participer aux combats des Forces françaises libres à Dakar, en Erythrée, au Levant, à Saint-Pierre-et-Miquelon, au Fezzan, dans le Western Desert…

Une attention toute particulière est apportée au service médical de la 1re DFL – l'ambulance chirurgicale légère et l'ambulance *Hadfield-Spears* – et à son action lors de la bataille de Bir Hakeim.

Le cas des médecins résistants fait également l'objet d'un chapitre, même si leur engagement dans des réseaux de la France Libre ne renvoie pas spécifiquement aux activités d'un service médical.

En tout, c'est 131 médecins qui sont cités, parmi les quelque 500 qui choisirent de s'engager dans la France Libre.

Cet ouvrage a été écrit par le docteur Bernard François Michel, neurologue des hôpitaux et vice-président de la délégation de la Fondation de la France Libre des Bouches-du-Rhône, en collaboration avec André Quelen, compagnon de la Libération et ancien président de l'Amicale de la 1re DFL, qui nous a quittés le 13 août 2010, quelques mois avant sa parution.

Le Service médical au service de la France Libre du 18 juin 1940 au 18 juin 1942

Bernard François Michel et André Quelen

Éditions Elzévir, décembre 2010 - 250 p. - 19,80 €

Avis à nos abonnés

Sauf avis contraire de notre part, les ouvrages faisant l'objet d'un compte-rendu dans notre revue ne sont pas disponibles à la vente à la Fondation de la France Libre.

Jean Gouvernnec

Jean Gouvernnec en 2004.

Jean s'est éteint à l'âge de 90 ans, entouré de l'affection de sa famille, de ses amis FFL et des soins ô combien attentionnés de sa chère épouse Maguy. Parti de Brest le 18 juin 1940 à l'âge de 19 ans, ce Français libre de la première heure embarque sur le *Meknès* avec les légionnaires et les chasseurs alpins vainqueurs de Narvik. Débarqué à Southampton, il s'engage dans les FFL le 1er juillet 1940. Il embarque fin août 1941 pour Pointe-Noire. Son unité va rejoindre la colonne Leclerc qui est dirigée vers le Tchad via Brazzaville et Bangui. Il participe aux opérations du Fezzan, où il reçoit une première citation, et à la campagne de Tunisie. Il rejoint l'Angleterre en avril 1944 avec la 2e DB et débarque en Normandie le 4 août. Il reçoit une citation à l'ordre de l'armée pour deux actions menées les 26 et 27 août à Fontenay-sous-Bois et au Bourget au lendemain de la libération de Paris. Il fait partie des libérateurs de Strasbourg, franchit le Rhin et termine la guerre à Berchtesgaden, le *« nid d'aigle d'Hitler »*.

Jean Gouvernnec était titulaire de la médaille de la Résistance, de la médaille militaire et de la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Au revoir, Jean.

Jean Matheu
Délégué de Pau-Béarn

ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE
DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

Mme, Mlle, M. : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

❒ Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

❒ Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

FONDATION DE LA FRANCE LIBRE
59 rue Vergniaud – 75013 PARIS

(il est impératif de souscrire un abonnement pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)

icare
Revue de l'aviation française éditée par le SNPL

ICARE
Roissy Pôle Le Dôme, Bât. 5
5, rue de la Haye
BP 10955 Tremblay-en-France
95733 Roissy CDG Cedex

Téléphone : 01 49 89 24 06
e-mail : revueicare@aol.com
Commandes sur Internet :
http://www.revue-icare.com

DECES

ABONNENC Jean,
en mai 2011

AUBERT Pierre (SAS),
le 26 mai 2011

AUFFRET Pierre (2e DB),
le 24 mars 2011 à Lézardrieux (22)

Mme BIGNALET-CAZALET Jeanne,
le 10 juillet 2011 à Bayonne (64)

BOURDERIOUX Lucien (1re DFL),
le 28 juin 2011

CORBIÈRE Jean (1re DFL),
le 15 juillet 2011

DAVID Serge,
le 11 mai 2011 à Boulogne (92)

DESCHAMPS Claude,
le 8 juillet 2011 à São Julião da Figueira da Foz (Portugal)

DJEMAKANGAR Joseph (2e DB),
le 7 avril 2011

GARCIA José (SAS),
le 8 septembre 2011

GARNAVAULT Jean (SAS),
le 21 juin 2011 à Fleury-sur-Orne (14)

GOUDRY Charles (1er RA, 1re DFL),
le 24 juillet 2011 à Créteil (94)

HAUDIDIER Paul,
le 25 août 2011

HOURDIN Roger (SAS),
le 30 juillet 2011

KLUGUENAU Alexandre de (2e DB),
le 3 février 2011

LARTIGUE Michel (BIMP, 1re DFL),
le 17 janvier 2011 à Oudon (44)

LE PRIOL Pascal (SAS),
le 17 septembre 2011

MARCHOUX Max,
le 20 août 2011

MICHEL Arsène (BIMP, 1re DFL),
le 7 mars 2011 à Sanary-sur-Mer (83)

Mme MILLET-DUMAS Nicole,
le 17 août 2011

MIQUEL-MONCOMBLE Monique,
le 3 août 2011

NURY René (101e compagnie du Train, 1re DFL),
le 17 juin 2011 à Saint-Just-sur-Loire (42)

PETIT Michel (SAS),
le 8 juillet 2011

PURSON Pierre (2e DB),
en février 2011

Mme ROCCA Yves (1re DFL), née Ghislaine ROBIN,
le 5 août 2011 à Paris (75)

VALLOMBREUSE François Lacloche de (SAS),
le 6 août 2011

WEINBERG Rolf (1re DFL),
le 23 juin 2011 à Londres

Naissance :

Aurore, arrière-petite-fille de Marcel Rosso (1er RA), est née le 26 mai 2011 à Rome.

Anniversaire de Mariage :

Jean Meron (1er RA) et son épouse Suzanne viennent de célébrer leurs noces de palissandre (65 ans). Ils se sont mariés le 11 juillet 1946.

ERRATUM :

Dans le n° 40, il était indiqué, page 22, que Jean Mathieu a été fait chevalier de la Légion d'honneur. Il fallait lire : Jean Matheu.

De même, page 28, l'adresse électronique du secteur Saint-Germain-en-Laye et Le Pecq est en fait :

efim.pernikoff@orange.fr.

FAIRE UN DON, UNE DONATION OU UN LEGS À LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE, C'EST LUI DONNER LES MOYENS D'ACCOMPLIR SA MISSION, AUJOURD'HUI ET DEMAIN, ET LA PROTÉGER POUR TRÈS LONGTEMPS

*La **Fondation de la France Libre** s'est donnée pour mission d'assurer la **Mémoire des Français Libres et de son chef, le général de Gaulle**. Elle a pour but essentiel de transmettre cette mémoire aux générations futures.*

***Sans vous**, sans vos dons, vos legs et donations, nous ne pourrons assurer et transmettre correctement cette mémoire.*

***Sans vous**, nous ne pourrons pas entretenir la flamme du souvenir et du sacrifice de ces milliers d'hommes et de femmes qui ont rejoint le général de Gaulle au lendemain du 18 juin 1940 pour combattre à ses côtés.*

Pourtant, nous aider dans cette tâche est très simple, mais les moyens à votre disposition bien trop souvent méconnus.

Bien sûr, nous contacter directement pour vous guider, restera toujours la solution la plus rassurante. Transmettre son patrimoine, son capital, ou léguer des biens divers, est un acte très sérieux et important à accomplir en toute confiance et dans la transparence la plus totale.

***Pour vous aider**, vous trouverez quelques conseils et explications de base ci-dessous.*

LE DON

*Faire un « **don** » est simple et les types de dons très variés : ainsi vous pouvez donner des « **sommes d'argent** » en espèces, par chèque, par virement postal ou bancaires, mais aussi faire des dons en « **nature** » comme des objets précieux, bijoux, titres, tableaux et œuvres d'art… Faire un don génère un avantage fiscal indéniable : 66 % du montant versé sera déduit de vos impôts sur le revenu.*

Pour 100 euros versés, seulement 34 euros seront votre contribution et effort réel

(dans la limite de 20% du revenu imposable).

Pour les entreprises, les dons sont déductibles à hauteur de 60 % dans la limite de cinq pour mille du CA hors taxes (reportable sur 5 ans).

LA DONATION

De votre vivant, vous pouvez donner, par exemple, un bien immobilier ou une très grosse somme d'argent. Il vous faudra alors et obligatoirement faire l'enregistrement de cette donation auprès de votre notaire.

Trois types de donations existent :

Une donation en pleine propriété *: vous donnez alors ce bien de façon définitive et absolue.*

Une donation en nue-propriété *: vous donnez votre bien, par exemple votre appartement, mais vous en avez, en le stipulant, la jouissance totale jusqu'à la fin de votre vie.*

Une donation en indivision ou en multipropriété *: vous pouvez donner la quotité d'un bien que vous possédez en indivision. Ex. propriétaire d'une partie d'un vignoble, vous donnez cette part à la Fondation de la France Libre.*

LE LEGS

Il existe plusieurs types de legs :

Le legs universel *: en dehors de la part des héritiers réservataires, il porte sur la totalité du patrimoine disponible.*

Le legs à titre universel *: il comprend une quotité ou partie du patrimoine, une catégorie de biens : tout l'immobilier, ou tout le mobilier…*

Le legs universel conjoint *: désignation de plusieurs légataires universels, sans désignation de part.*

Le legs à titre particulier *: il porte sur un bien identifiable ou identifié, ex. un appartement, maison, somme d'argent déterminée…*

Nota : le legs testamentaire n'est pas irrévocable, vous pouvez à tout moment le modifier. Le legs bénéficie d'un régime privilégié en faveur des fondations reconnues d'utilité publique. Ils sont exonérés de droit (art. 795 CGI). La totalité du legs revient alors à la Fondation de la France Libre, sans prélèvement de l'État.

L' ASSURANCE-VIE

Il est tout à fait possible de souscrire un contrat d'assurance-vie auprès de votre assureur, banque, ou autres organismes financiers. Il suffit de désigner la Fondation de la France Libre comme bénéficiaire.

Alpes-Maritimes

Le 15 avril 2011, l'assemblée générale annuelle de l'association s'est tenue en présence d'une soixantaine de membres.

Étaient présents François Rabut, délégué aux anciens combattants, représentant le maire de Nice, le général Robert Ycard, le lieutenant-colonel Marie-Christine Fix, DMD adjointe, Jean Vables, directeur départemental de l'ONAC, le colonel Guy Gelès Ducarme, ancien DMD, et Jacques Lamadieu, président honoraire des médaillés militaires Alpes-Maritimes et Monaco. Après le mot de bienvenue du président Pierre Morissée et la minute de silence dédiée à nos compagnons décédés, sont évoqués les principaux événements et activités du bureau et de nos correspondants locaux au cours de l'année 2010 :

• l'adhésion de 13 nouveaux adhérents, portant à 96 l'effectif total au 31 décembre ;

• les actions de transmission de la mémoire dans les lycées et collèges des Alpes-Maritimes ;

• les travaux au comité départemental du concours de la Résistance et de la Déportation, avec la préparation et la distribution des prix aux lauréats le 8 juin à la préfecture, ainsi que la participation à 35 manifestations commémoratives, patriotiques et de souvenir ;

• l'organisation d'une exposition itinérante à Nice, Cannes, Grasse, Antibes, Menton, Théoule-sur-Mer et Villeneuve-Loubet entre le 31 mai et le 3 décembre 2010, visitée par plus de 5 000 personnes, enfants compris ;

• le pèlerinage aux sites, plages et cimetières du débarquement en Normandie, en septembre, avec le concours de l'historien local Michel Leportier, qui vécut personnellement les événements.

Après l'approbation des comptes présentés par la trésorière Geneviève Morissée, le président rappelle qu'ayant œuvré plus de 30 ans au sein d'associations de Français libres, le temps est venu pour lui de passer le flambeau en confiant la direction à une personnalité plus jeune.

Sur proposition du conseil d'administration, et en accord avec le président, l'assemblée a approuvé à l'unanimité la nomination du lieutenant-colonel Gérard Lacoste, retraité de l'armée, à la présidence, Pierre Morissée devenant président honoraire.

La journée s'est achevée autour d'un repas convivial au restaurant Les Palmiers, à Nice, dans une atmosphère très *Free French*.

Inauguration de la statue du général de Gaulle à Nice le 18 juin 2011. Pierre Morissée avec sa fille Geneviève, porte-drapeau.

Appel du 18 juin

Cette année, la commémoration a revêtu un caractère particulier avec l'inauguration solennelle, sur la place Charles de Gaulle – ancienne place de la Libération – d'une statue du général de Gaulle, œuvre de Jean Cardot, identique à celles installées à Paris et à Varsovie. Les autorités civiles et militaires étaient représentées par le préfet Jean-Michel Drevet, le député-maire de Nice Christian Estrosi, le colonel Jean-Paul Mochin, DMD, et son adjointe, le lieutenant-colonel Marie-Christine Fix. De nombreux présidents d'associations patriotiques étaient présents, ainsi qu'une trentaine de porte-drapeaux, formant un piquet d'honneur, au milieu d'une grande foule.

Le 18 juin 2011 à Nice, Pierre Morissée avec le colonel Jean-Paul Mochin, DMD des Alpes-Maritimes, commandant de la base aérienne 943.

En ouverture de la cérémonie, Pierre Morissée, délégué de la fondation, a rappelé les circonstances historiques à l'origine de l'Appel – acte fondateur de la France Libre – puis le ralliement de l'Empire, le serment de Koufra, la formation des unités combattantes et leur lutte victorieuse sur terre, sur mer et dans les airs aux côtés des Alliés, jusqu'à la capitulation sans conditions de l'ennemi le 8 mai 1945.

Après la lecture, par le préfet d'un message du ministre de la défense mettant en valeur l'engagement de l'outre-mer dans la France Libre et sa participation aux combats pour la libération de la France, Christian Estrosi a prononcé un discours magnifiant l'apport de De Gaulle à l'histoire de France comme homme de guerre, défenseur de nos libertés, puis comme homme d'État.

De nombreuses gerbes furent ensuite déposées, tandis que l'harmonie municipale jouait le *Chant des partisans* et *la Marseillaise*.

Pierre Morissée

Charente-Maritime

Commémorations de juin et juillet 2011

Mémorial de la Résistance de La Rochelle.

Le 18 Juin 2011, l'anniversaire de l'appel du général de Gaulle a été commémoré à La Rochelle devant le mémorial de la Résistance le long de l'allée du Mail. La cérémonie s'est déroulée en présence des autorités civiles et militaires ainsi que de deux anciens des FFL. Au premier plan André Gayot (SAS) et au troisième plan Jean Billaud (Bombardiers Lourds), membres très actifs de la section de La Rochelle, ont déposé une gerbe devant le mur dédié aux déportés, à la résistance intérieure et aux FFL. Fidèles depuis plus de 60 ans à leur engagement de ne jamais poser les armes, ils sont les piliers des FFL de la ville et entretiennent la mémoire des actes glorieux des Français Libres dans les écoles, lors des cérémonies et des concours nationaux de la Résistance. Ainsi se sont-ils retrouvés à La Rochelle puis à Lagord pour le 14 juillet. Alors que

les réceptions à la préfecture avaient été annulées pour cause de restriction budgétaire, c'est à la mairie de Lagord que les anciens FFL se sont retrouvés à l'occasion de la réception donnée après la cérémonie devant le monument aux morts à l'occasion de la fête nationale.

Jean Billaud et Richard Douard ont également assuré la présence de la Fondation lors de la cérémonie pour les Justes de France et en commémoration de la rafle du Vélodrome d'Hiver le Samedi 17 Juillet à Royan en présence du député-maire, Monsieur Didier Quentin, et le dimanche 18 Juillet à La Rochelle.

Richard Douard

Haute-Garonne

Commémoration de l'appel historique du général de Gaulle

Le 18 juin 2011, la cérémonie commémorative s'est déroulée au monument de la Résistance et de la Déportation de Toulouse en présence de Français libres, dont Joseph Valmy, Martiniquais *« dissident »*, et du préfet de région, Henri-Michel Comet, qui a lu le message du ministre de la Défense rendant un hommage aux Antillais et Guyanais pour la première fois de notre histoire.
En effet, peu de temps après la déclaration de guerre à l'Allemagne en septembre 1939, l'amiral Robert est nommé haut-commissaire de la République aux Antilles et en Guyane française par Georges Mandel, ministre de l'Economie.
La défaite de juin 1940 et le vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain marquent le début d'une politique très autoritaire en Martinique, vécue par beaucoup d'insulaires comme une véritable dictature.
L'amiral Robert se révèle alors en mini *gauleiter* des tropiques au service des autorités de Vichy.
L'homme, en effet, ne manque pas d'atouts. Bénéficiant de la caution morale de l'Église locale, du soutien actif des grands propriétaires terriens, d'un nombre conséquent de navires de guerre et des réserves d'or de la Banque de France, il se débarrasse des institutions républicaines, jette à fond de cale ou expédie au bagne les anciens élus de la République et invente, bien avant les communistes staliniens, le terme de *« dissidents »* pour désigner ses opposants, qui sont pour la plupart des jeunes de 16 à 22 ans (hommes et femmes obstinément rebelles au régime de Vichy et animés d'une haute idée de la France et de ses valeurs humanistes).
Ces *« dissidents »* furent près de 3 000 sur un total de 30 000 soldats des Forces françaises libres à se battre aux côtés du général de Gaulle et à vivre un incroyable périple autour du monde après avoir fui leurs îles, bravé les eaux meurtrières de l'Atlantique sur des esquifs de fortune, ainsi que les violences du système répressif de l'amiral.
3 000 qui furent expédiés depuis les îles anglaises voisines – Sainte-Lucie, Trinidad, Dominique – vers le camp d'entraînement de Fort-Dix, aux Etats-Unis, pour aller se battre en Afrique du Nord, en Italie… jusqu'à la libération de la France.
3 000 dont l'épopée dissidente est injustement absente de l'histoire officielle de la France.
Cet hommage *in extremis* a été une reconnaissance pour Joseph Valmy, né le 19 mars 1922 au Robert, en Martinique.
C'est grâce à ses colonies (bataillons algériens, tirailleurs sénégalais, bataillons antillais) que la France a pu *« gagner »* la guerre aux côtés des Alliés.

De gauche à droite, Laurent Vangell, Joseph Valmy, Henri-Michel Comet, Henri Marie-Olive et le colonel Salazar, représentant le général commandant d'armes de la garnison interarmées de Toulouse.

Concours National de la Résistance et de la Déportation

Le 22 juin 2011 s'est tenue au Conseil général de Haute-Garonne, à Toulouse, la remise des prix départementaux du Concours National de la Résistance et de la Déportation, à l'invitation de Pierre Izard, président du Conseil général, Marie-Claude Leclerc, vice-présidente chargée de l'enseignement et de l'éducation, Daniel Ruffat, président de la commission des affaires scolaires, culturelles et sportives, et Marcel Granier, président du conseil départemental de la Résistance.

Notre Français libre, Joseph Valmy, remet la coupe de la Fondation à l'école de Nailloux en présence d'Albert Moran, porte-drapeau.

Henri Marie-Olive

Hérault

L'Hérault a deux délégués, un ancien FFL, Lucien Festor, et un représentant de la nouvelle génération, le lieutenant-colonel Gérard Verdanet.
Pour être plus près de ses membres, nous avons créé dans le département en juin 2000 une association de Français libres présidé par André Hautot.

Cérémonie du 18 juin 2011 à Montpellier, en présence du préfet de région, de Mme le maire de la ville, du député Grand et, aux deux extrémités, des délégués de la Fondation.

Un bureau commun répartit les tâches, qui sont nombreuses :

• manifestations patriotiques et cérémonies sur les hauts-lieux de la Résistance, avec drapeaux.
• passage dans les écoles, collèges et lycées pour évoquer l'épopée de la France Libre.
• préparation et correction du Concours National de la Résistance et de la Déportation.
• en collaboration avec le Souvenir Français, présence dans de nombreux cantons et communes. Nous avons pu ainsi dévoiler 120 plaques de l'appel du 18 juin.
• présence au Musée régional de la Résistance et de la Déportation, M. Hautot en étant vice-président. Ce musée reçoit toute la semaine la visite des écoles et particuliers.
• écoute et relations d'activités avec Mme Latapie, directrice de l'ONAC.

Nous avons donc de nombreuses responsabilités à assumer.

Parmi ceux qui participent à notre action, citons notre doyenne, Paulette Ayot, qui continue, année après année, à porter notre message dans les établissements scolaires. Titulaire de la Légion d'honneur, elle vient de se voir remettre la médaille d'or André Maginot, en reconnaissance de ses activités patriotiques.
Citons à Béziers Jacqueline Raoult, engagée à 16 ans dans les FFL à Londres et partie prenante de toutes les manifestations. À Sète, c'est Yolande Bacquet, également vice-présidente des CVR qui anime toutes nos activités en collaboration avec Gérard Bastide, ancien professeur d'histoire qui s'était vu attribuer le trophée de la Fondation.
À Villeneuve-lès-Béziers, c'est Yves Benoît, notre représentant, qui s'est consacré au devoir de mémoire en tissant un réseau de responsables dans les écoles.
On ne peut citer toutes les actions et le nom de tous nos adhérents ayant une activité. Tous continuent le combat, fidèles aux engagements pris au sein des Forces françaises libres.

Lucien Festor

Isère

Dans la continuité des cérémonies organisées le 5 novembre 2010 à Grenoble, afin d'honorer les 13 compagnons de la Libération natifs de l'Isère, une plaque a été dévoilée le 8 juin dernier à Bossieu, à la mémoire d'Albert Eggenspiller.

Crédit photo : Philippe Blanc

Alsacien d'origine, né à Bossieu (Isère) le 6 septembre 1945, il est sous-lieutenant du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad lorsque ce territoire se rallie à la France Libre le 26 août 1940.
Il prend part à la prise du fort Koufra, puis aux deux campagnes du Fezzan et de Tripolitaine. Capitaine en juin 1943, il est affecté au régiment de marche du Tchad de la 2e DB et participe à la campagne de France.

Crédit photo : Philippe Blanc

Affecté en Indochine, lieutenant-colonel, il décède en service aérien le 3 juin 1955 au cours d'un accident dans la région de Hué. Il est inhumé à Mulhouse. Compagnon de la Libération par décret du 23 mai 1942.
Le délégué de la Fondation de l'Isère a trouvé tout de suite une adhésion totale du maire de Bossieu (285 habitants) ; M. Bruno Lequay, et de son conseil municipal pour la pose de la plaque honorant un enfant du pays. Plaque dévoilée le 8 juin 2011 en présence des autorités locales, des enfants de l'école et d'une délégation d'anciens *« Marsouins »*. Une brochure a été éditée à cette occasion et envoyée à notre président, le général Robert Bresse, et à l'ordre de la Libération.

Philippe Blanc

Jura

18 juin 2011 à Lons-le-Saunier

Samedi 18 juin, à 18 heures, devant la magnifique stèle dédiée au général de Gaulle s'est déroulée la cérémonie du 18 juin 1940, en présence d'une assistance très nombreuse, du préfet du Jura, du député-maire de Lons-le-Saunier, du président du Conseil général, des militaires, de la gendarmerie, de la directrice de l'ONAC, des associations de résistants et déportés.
L'appel du 18 juin a été lu par le délégué FFL du Jura, Bruno Raoul. M. Marcel Gabriel, président honoraire FFL du Jura a fait un historique de l'épopée de la France Libre. Le préfet a lu le message du ministre de la Défense, des anciens combattants.
Ce message était en honneur des natifs d'Outre-mer qui s'étaient engagés dans la France Libre.
M. Gabriel et Raoul ont déposé la gerbe en forme de croix de Lorraine. Elle a été présentée par M. Vilpini. Onze porte-drapeaux ont participé, notamment le porte-drapeau de la France Libre, M. Godin.
Un vin d'honneur a été offert par la municipalité de Lons-le-Saunier.
La délégation FFL du Jura remercie le Souvenir Français de Lons-le-Saunier, ainsi que l'harmonie municipale et la batterie-fanfare, pour leur implication à cette belle cérémonie.

Monument de Lons.

18 juin 2011 à Saint-Claude

Samedi 18 juin 2011, au monument aux morts, s'est déroulée la cérémonie de l'appel du général de Gaulle du 18 juin 1940, en présence du sous-préfet, du maire de Saint-Claude et de plusieurs membres du conseil municipal, de la gendarmerie, associations de résistants et de déportés, devant une assistance relativement nombreuse et de cinq porte-drapeaux.

La Fondation de la France Libre était représentée par MM. Bruno Raoul, délégué, et Louis Vilpini, médaillé de la France Libre. M. Grandclément, représentant de l'UFAC, a lu l'appel du 18 juin 1940. M. le sous-préfet a lu le message du ministre de la Défense, des anciens combattants. Il a rappelé que des Antillais et des Guyanais ont rejoint la France Libre et a rendu hommage à Félix Eboué.

Bruno Raoul

Londres

Le 18 juin dernier, nous avons célébré le 71e anniversaire de l'Appel à *Carlton Gardens* et le 1er anniversaire des vitrines et bornes interactives au lycée *Charles de Gaulle*, à South Kensington.

Cérémonie à Carlton Gardens *devant la statue du* général de Gaulle *avec le colonel Laurent Kolodziej.*

Son Excellence Bernard Emié, nouvellement arrivé à Londres, a rendu un vibrant hommage au Général et souligné notre devoir de continuer à combattre pour la liberté. Une foule impressionnante était assemblée cette année autour de nos vétérans, de nos dignitaires, du proviseur du lycée, des représentants des diverses associations et, à mon grand plaisir, un grand nombre de scouts était présent cette année.

Un élève du lycée a lu l'Appel de sa voix posée, grave et pleine d'émotion. Notre ambassadeur a ensuite décoré une grande dame de la résistance : Marcelle Adamson-Hugonnet, elle a bien mérité son grade d'officier de la Légion d'honneur.

SE Bernard Emié remet la croix d'officier de la Légion d'honneur à Marcelle Adamson-Hugonnet.

La marine nationale était représentée par les officiers et marins de l'escorteur *Le commandant Blaison*.

Le thème choisi cette année pour l'une des vitrines était justement la marine française pendant la guerre. Nous nous sommes donc retrouvés dans l'entrée du lycée pour une deuxième cérémonie tout aussi émouvante avec nos vétérans, nos porte-drapeaux et une assistance attentive. SE Bernard Emié a mis l'accent sur le rôle de la jeunesse dans son second discours et remis le diplôme d'honneur et l'insigne de porte-drapeau à Eric Trevor et Daniel Steck. Il a aussi découvert les vitrines et bornes interactives qui l'ont, semble-t-il, impressionné. Je suis satisfaite de l'impact, de la curiosité suscitée et de l'intérêt qu'on leur porte.

La nouvelle vitrine consacrée aux Forces navales françaises libres.

Le vin d'honneur qui suivit, offert par Bernard Vasseur proviseur du lycée, a permis de nombreux échanges, dans la convivialité, et mis un peu de chaleur en ce frais mois de juin à Londres.

Je tiens à remercier en particulier le colonel Laurent Kolodjziej pour l'organisation impeccable des deux cérémonies.

Le souvenir et le devoir de mémoire sont ainsi bien entrés et ancrés dans la tradition à Londres.

Brigitte Williams

Nouvelle-Calédonie

« Honneur et patrie ». Remise de la Légion d'Honneur à M. Louis Viratelle, ancien du bataillon du Pacifique et de Bir Hakeim

En ce 31 août 2011 il fait beau. La nuit commence à tomber sur la place d'armes du régiment d'infanterie de marine du Pacifique (Nouvelle-Calédonie) à Plum. Les invités, familles des militaires, anciens combattants, porte-drapeaux prennent place pour assister à la commémoration des combats de Bazeilles.

Au milieu de cette foule, un homme âgé, son calot de marsouin vissé sur la tête, est assis sur une chaise un peu à l'écart. Il attend.

La soirée commence. Elle débute par un son et lumière et des tableaux vivants glorifiant le sacrifice des nos soldats à Bazeilles.

Je me penche vers le vieil homme et je lui demande :

- *Comment trouves-tu le spectacle Louis ?*

Il me répond de sa voix un peu tremblante :

- *C'est beau, mais ça fait mal…*

Tout est dit !...

Cet homme qui attend, c'est Louis Viratelle. Ancien du bataillon du Pacifique, ancien de Bir Hakeim.

Il attend, et inexorablement le moment tant attendu approche.

Le spectacle terminé la cérémonie militaire commence. Le général Jean François Parlanti, commandant supérieur des forces armées de Nouvelle Calédonie, et le colonel Amaury Neyron de Saint-Julien, commandant le RIMAP-NC rendent les honneurs au drapeau et passent la troupe en revue.

Je pose ma main sur l'épaule de Louis et je sens qu'il tremble un peu…

- *Ça va Louis ?*
- *Oui, ça va, ça va.*

Son fils l'a rejoint.

Et tout à coup, un rayon de la gloire de ceux de Bir Hakeim et de l'orgueil de la France illumine la place d'armes :

- *Drapeau du régiment d'infanterie de marine du pacifique Nouvelle Calédonie gagnez votre emplacement !*
- *Récipiendaires sortez des rangs !* (Ils sont trois)

Louis et son fils sortent des rangs et se positionnent en face du général.

- *Présentez armes !*
- *Ouvrez le ban !*
- *Louis Viratelle, ancien du bataillon du Pacifique, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur.*

Le général Parlanti décore M. Louis Viratelle.

J'ai la gorge nouée et les yeux humides... On a tellement bataillé pour ce moment… Et cette Légion d'honneur si ardemment attendue…

Et cette phrase du général de Gaulle qui ne me quitte pas depuis le début de la cérémonie : *« Général Kœnig, sachez et dites à vos hommes que la France vous regarde et que vous êtes son orgueil ! »*

- *Décorés, rejoignez les rangs.*

Louis et son fils regagnent leur emplacement. Il s'assoit sur sa chaise, je me penche vers lui, des larmes coulent doucement sur son visage.

- *Ca va Louis ?*

- *Oui, très bien, très bien.*

C'est déjà du passé, *« ces quelques minutes de grandeur qui dédommagent de tant d'années de servitude »*…

Le général Parlanti, Michel Mourguet et M. Viratelle.

La cérémonie terminée nous nous rendons au Foyer, où un cocktail dînatoire est offert par le régiment.

J'ai demandé au commandement de bien vouloir exposer le drapeau du régiment de telle sorte que l'on puisse placer M. Viratelle à côté de son drapeau pendant la durée de la réception. Le drapeau est là avec, et c'est une surprise, le fanion du bataillon du Pacifique ; celui qui a fait la guerre et qui arbore la croix de la Libération et la croix de guerre.

M. Viratelle et le général Parlanti devant le drapeau de la Fondation et de la Nouvelle Calédonie.

Louis a le sourire, il plaisante avec le général et avec ceux qui viennent le féliciter.

La soirée se prolonge, je sens que Louis commence à fatiguer.

- *Ca va Louis ?*

- *Oui, mais je voudrais bien partir.*

- *D'accord, mais avant que tu partes on va faire quelques photos avec ton drapeau.*

Louis se lève et le photographe du régiment effectue plusieurs clichés de notre ancien.

Soudain, voyant le fanion de bataillon qui est fixé sur un coussin et posé sur la table il me vient une idée…

Je rattrape le photographe et lui fait part de mon souhait.

- *Louis, tu vas prendre le fanion du bataillon sur tes genoux et on va faire une photo.*

Je pose délicatement la relique sur les genoux de notre ancien et je me recule pour permettre au photographe de faire son cliché.

M. Viratelle avec son *fanion.*

Louis n'est plus avec nous, cela se voit dans son regard…

Il est immobile, la tête relevée, les yeux dans le passé de sa jeunesse si terrible et si exaltante, en symbiose avec tous ceux qui ne sont plus…

C'était un 31 août, un jour où enfin, la République a rendu l'hommage qui était dû à un combattant de la liberté à qui nous devons *« l'honneur et l'indépendance »*.

Le vice-président
Capitaine (cr) Michel Mourguet

Oise

Le 18 juin 2011, à l'occasion des commémorations de l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle, une cérémonie a été organisée au monument aux morts de Beauvais. Parmi les personnalités présentes figuraient Nicolas Desforges, préfet de l'Oise, Georges Becquerelle, vice-président du Conseil général, Caroline Cayeux, maire de Beauvais et conseillère régionale, et Thibaut Viguier, conseiller général et conseiller municipal de Beauvais.

Geneviève Le Berre et Jacques Anferte déposent une croix de Lorraine.

Geneviève Le Berre et Jacques Anferte devant le monument aux morts.

Geneviève Le Berre, résistante du réseau Bourgogne, qui assura l'évasion d'aviateurs français par l'Espagne, et participante de la Fondation de la France Libre, a déposé une gerbe en forme de croix de Lorraine devant le monument en hommage au général de Gaulle et aux résistants, avec Jacques Anferte, président du Souvenir Français des cantons de Méru et de Chaumont-en-Vexin, et lui aussi participant de la Fondation.

Pau-Béarn

Compte-rendu d'activité 2010-2011

Au nom du devoir, nos intervenants – le colonel Achille Muller (SAS), André Billaud et Michel Lipani (1re DFL l'un et l'autre) – ont visité plusieurs collèges et lycées du département. De même, un médaillon du souvenir a été posé sur le monument de la Résistance et de la Déportation de Pau.

Nous avons fêté avec un éclat particulier le 70e anniversaire de l'appel du général de Gaulle, avec plus d'une centaine de participants, notamment de l'association Mémoire et Valeur du Gaullisme.

Pour le 40e anniversaire de la mort du Général, nous nous sommes recueillis devant le mémorial, après une messe en

son hommage animée par une chorale béarnaise.

Cette année, la commémoration de l'appel du 18 juin a été d'une grande tenue, sous la présidence du préfet des Pyrénées-Atlantiques ; la population paloise était venue nombreuse.

Jean Matheu

Bas-Rhin

Le 18 juin 2011 a eu lieu à Sélestat une cérémonie commémorative du 71e anniversaire de l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle, en présence du maire, Marcel Bauer, et de son conseil municipal, du sous-préfet, Marie-Gabrielle Philippe, et de Gérard Risch, délégué départemental de la Fondation de la France Libre et président du groupement des associations patriotiques.

Après une évocation historique et la lecture de l'Appel par Gérard Risch, le sous-préfet a lu le message du ministre de la défense et des anciens combattants, Gérard Longuet, qui rendait un hommage particulier, en cette *« année des Outre-mer »* aux *« compatriotes ultra-marins »* qui ont participé à la libération de la France.

Enfin, le maire, le sous-préfet et Gérard Risch ont déposé une gerbe sur la stèle commémorative.

Haut-Rhin

Au cours du premier semestre 2011, la délégation du Haut-Rhin a participé à la journée nationale du souvenir de la Déportation le 17 avril à Pfastatt, à la commémoration de la Victoire le 8 mai à Mulhouse et à la commémoration de l'Appel du général de Gaulle le 18 juin à Wittenheim, ainsi qu'à la remise du diplôme d'honneur aux anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale le 18 février à Mulhouse.

Comme chaque année, Roland Keidel, le délégué départemental, a participé à la correction des travaux départementaux du concours de la Résistance et de la Déportation et à la remise des prix, le 1er juin, à la préfecture de Colmar.

Il a également donné trois conférences à Mulhouse :

• sur *« Laure Diebold, résistante oubliée »* le 28 janvier devant l'association La Théière et le 15 avril dans le cadre du cycle Université populaire ;

• sur *« le 1er régiment de fusiliers-marins, le 1er bataillon de fusiliers-marins commandos »* le 21 mai.

Enfin, il a fait le 30 juin un exposé axé notamment sur le régiment de marche de Tchad (RMT) dans le cadre de la journée d'information pour les correspondants défense et les présidents d'associations d'anciens combattants, organisée par la délégation militaire du Haut-Rhin au quartier du RMT de Meyenheim.

Tarn et Garonne

Journée nationale du 18 juin

A l'origine de l'imposante croix de Lorraine mise en scène l'an dernier sur l'esplanade des fontaines à Montauban, lors du 70e anniversaire de l'appel du général de Gaulle auquel une centaine de jeunes avaient participé, Robert Badinier, délégué régional Midi-Pyrénées de Mémoire et Espoirs de la Résistance, est parvenu encore une fois à innover pour favoriser la contribution de la jeunesse au travail de mémoire.

Le préfet de Tarn-et-Garonne, Fabien Sudry, vient de déposer une gerbe et se recueille devant la stèle de la France libre au Cours Foucault, accompagné de Manon Daure et de Romain Ribero.

Le projet a été mis en œuvre avec la mairie de Montauban en partenariat avec le conseil municipal d'enfants. Il s'est déroulé au cours Foucault autour de la stèle de la France Libre aux galets de l'île de Sein, une commune compagnon de la Libération avec laquelle la ville de Montauban a signé un pacte d'amitié le 1er février 2003.

Placés à plus de deux mètres du sol, quatre-vingts panneaux rouges reconstituaient la célèbre phrase extraite de l'Appel incitant à continuer le combat dans une disposition qui symbolisait un V de la victoire.

Après avoir formé une haie d'honneur pour accueillir les autorités civiles et militaires rassemblées autour du préfet, Fabien Sudry, et de Brigitte Barèges, député-maire de Montauban, les jeunes ont défilé en arborant leur drapeau français flambant neuf jusqu'à la stèle de la France libre devant laquelle ils se sont regroupés pour assister à une remise de décorations. Ils ont ensuite écouté avec recueillement la lecture de la préface du Mémorial des compagnons de la Libération et de l'appel du général de Gaulle, avant d'accompagner en binôme et à tour de rôle les personnalités qui ont procédé au traditionnel dépôt de gerbes.

A l'issue de la cérémonie officielle, les jeunes allèrent rejoindre les nombreux porte-drapeaux qui s'étaient rassemblés sous la houlette de leur président, Guy Lannes, en respectant la configuration du V de la victoire. Ils reçurent en particulier les félicitations du préfet et du député-maire, ainsi que celles de José Gonzalez et de Mme Salomon, représentant respectivement le conseil général et le conseil régional.

Brigitte Barèges, député-maire de Montauban, vient de déposer une gerbe en forme de Croix de Lorraine.

Sur le tracé d'une croix de lorraine balisée par des lumignons tricolores, une voix claire et enthousiaste se fit entendre pour réciter l'Appel. C'était celle de Manon Daure, une fillette de huit ans qui avait parfaitement mémorisé la citation finale : *« Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas »*.

L'Amicale de la 1re DFL

Le nouveau bureau de l'amicale

Le 14 septembre, le conseil d'administration de l'ADFL s'est réuni rue Vergniaud pour renouveler son bureau, constitué comme suit :

Président d'honneur : Bernard Demolins

Vice-président d'honneur : Gérard Théodore

Membre d'honneur : le général Bruno Dary

Président : Noël Murati

Premier vice-président : Henri Écochard, chargé des décorations

Vice-président : Yves Rocca, conseiller juridique

Vice-président : Daniel Delmas, revue de presse et lettre trimestrielle *Bir Hakim… L'Authion*

Vice-présidente : Blandine Bongrand, recrutement et état des membres de l'Amicale

Vice-présidente : Florence Roumeguère, site Internet et communication

Secrétaire-générale : Yvette Quelen-Buttin, secrétariat, gestion des membres et livre de caisse

Secrétaire-général adjoint : Jean-Marie Wagnon, remise en conformité du classement des PV de CA et AG

Trésorier : Pierre Heitzmann

Trésorier adjoint : Yves Tomasi, tenue de la comptabilité sur ordinateur

Vérificateur aux comptes : Wladislas Picuira

Porte-drapeau : Antoine Maniscalco

Porte-drapeau adjoint et archiviste : Patrice Armspach

Le colonel Michel Billard, administrateur, représentant la 1re brigade mécanisée s'est proposé d'être la trait d'union entre l'Armée et l'Amicale.

Parrainage

Le colonel Amelineau, commandant la 1re brigade mécanisée par suppléance, a informé l'Amicale que venait d'être créé à Dieuze un *« centre de formation initiale des militaires du rang de la 1re brigade mécanisée »* :

« Afin de forger l'esprit de corps de ces jeunes en constituant un symbole fort dans leur formation, le chef d'état-major de l'armée de terre a décidé d'instaurer à partir du 1er janvier 2012 un système de parrainage similaire à celui pratiqué dans les écoles d'officiers et de sous-officiers. C'est pourquoi j'ai l'honneur de vous proposer de vous associer au choix du nom de ces parrains, qui pourraient être pris parmi les hommes de la 1re division française libre… »

La réponse de l'Amicale a été naturellement positive, et le premier parrain choisi est Marcel Barbary, son porte-drapeau de 98 ans.

Hommage au général Saint-Hillier

Le 1er juillet dernier, à Dôle (Jura), une plaque a été inaugurée sur la façade de la maison natale du général Saint-Hillier, 28, rue de Besançon, en présence de nombreuses personnalités, porte-drapeaux et anciens combattants. Le colonel Guy Scaggion, du Souvenir Français, a retracé la carrière du général, puis Pierre Saint-Hillier et Blandine Bongrand, son fils et l'une de ses filles, ont dévoilé la plaque.

La plaque en hommage au général Saint-Hillier, après le dépôt d'une croix de Lorraine.

Les Cadets de la France Libre

La relève

L'appel du général de Gaulle et la création de la France Libre ont profondément marqué les femmes et les hommes qui ont participé à cette action.

Depuis soixante-dix ans, les survivants conservent la mémoire de cette épopée. Ils ont aujourd'hui le devoir de passer le flambeau : il appartient en effet aux nouvelles générations de veiller à ce que cette grande page de l'histoire de France ne soit pas oubliée.

Nous, cadets de la France Libre, saint-cyriens par la volonté du général de Gaulle, avons maintenu en Angleterre, pendant la guerre, les traditions de Saint-Cyr, tant à l'Ecole que sur les champs de bataille où la France était engagée.

Nous adressons les vœux et les chaleureuses félicitations de leurs grands anciens au général Robert Bresse et au colonel Alain Corvez qui viennent d'être nommés respectivement président et secrétaire général de la Fondation de la France Libre.

Serge Arvengas
Promotion* 18 juin – *1943-1944

Dîner ESSEC du 16 juin consacré au sport

L'invité d'honneur était Daniel Bilalian, un des piliers de la télévision française. À 24 ans, il est correspondant régional de l'ORTF à Lille (71-72), avant d'intégrer la rédaction de la deuxième chaîne de télévision Antenne 2 comme grand reporter et présentateur du journal de 13 heures. Il présente ensuite le 20 heures en alternance avec Christine Ockrent, puis les journaux du week-end. Il a été présentateur de *Stars à la barre* puis de *Mardi Soir*. En 1994, sur France 2, il devient rédacteur en chef et présentateur du 13 heures puis du 20 heures après Bruno Masure. Il revient au 13 heures en 2001 qu'il quitte en juillet 2004 pour devenir directeur de la rédaction des sports de France Télévisions. Il a été longtemps présentateur des opérations spéciales. Il a publié plusieurs livres : *les Évadés*, *le Camp de la Goutte d'eau*, *Prisons de la vérité*, *Vous serez Président*.

R. Bresse, J.-L. Decornoy, D. Bilalian.

La médaille de l'ESSEC a été remise à Daniel Bilalian par Jean-Luc Decornoy, président d'honneur des diplômés de l'ESSEC, président du directoire de KPMG, cabinet d'audit mondialement connu employant plus de 140.000 collaborateurs, parmi lesquels en France 7.000 personnes dont 2.200 au siège à La Défense appartenant à 75 nationalités. J.-L. Decornoy entretient sa forme en pratiquant le sport, notamment le tennis.

Le général Robert Bresse, invité au titre de membre d'honneur du club ESSEC, a pratiqué le parachutisme, le rugby, le volley-ball et le judo. Il a été accueilli par le général de division Jean-Pierre Beaulieu, Saint-Cyrien de la *« promotion général de Gaulle »*, ayant quitté le service actif en 2007 pour devenir directeur des services généraux et des relations avec les associations d'étudiants (plus de 100) du groupe ESSEC. Le général Beaulieu a pratiqué le basket à haut niveau.

Hennessy, l'un des partenaires du club ESSEC, était représenté par Marc Boissonnet, un épicurien et un sportif, adepte du marathon : Paris, Londres, Moscou, New-York, la montée exténuante du Mont Ventoux et à 5 reprises en nocturne les 54 km du Paris-Mantes. Ainsi, Marc nous prouve qu'une saine consommation de cognac n'est pas incompatible avec une grande condition physique !

On a évoqué les prochaines compétitions sportives qui seront retransmises en juillet et août par France Télévisions, en particulier le Tour de France et les championnats du monde de natation en espérant que les Français se distingueront. Ensuite, il y aura la coupe du monde de rugby en Nouvelle Zélande.

J.-L. Decornoy a rappelé quelques sportifs diplômés du Groupe ESSEC, dont Bernard Boutboul, champion de tennis, Abdelatif Benazzi, le fameux capitaine de l'équipe de France de rugby, Jean Philippe Gatien, le meilleur joueur de ping-pong qu'on ait eu, Richard Dacoury, capitaine de l'équipe de France de Basket, Annie Famose, championne olympique en ski, Stéphane Traineau, double médaillé olympique en judo, Amélie Castera, internationale de tennis, Laurence Fischer, championne du monde de karaté, Alexandra Fusaï, championne de tennis, Tony Estanguet, qui détient déjà douze médailles : 2 de champion olympique, 6 du monde, 4 d'Europe et ce n'est pas fini ! J.-L. Decornoy a rappelé l'importance du sport sur le campus et au sein d'ESSEC Alumni.

Demain au Club

Mercredi 26 octobre 2011

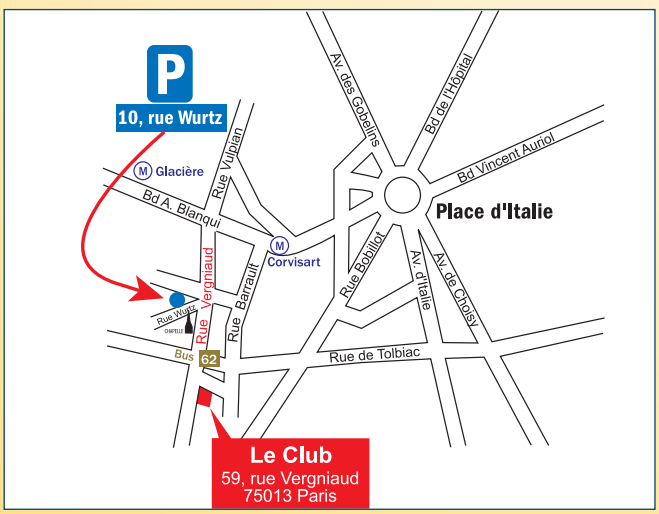
Déjeuner-débat avec Anne-Marie Wimmer à l'occasion de la sortie du livre *Code : Mado*, biographie de Laure Diebold, compagnon de la Libération, aux éditions Ponte-Vecchio.

Dans l'un des derniers lieux emblématiques à Paris,

le Club de la France Libre

organise vos déjeuners et dîners, réunions et séminaires ...

PARKING

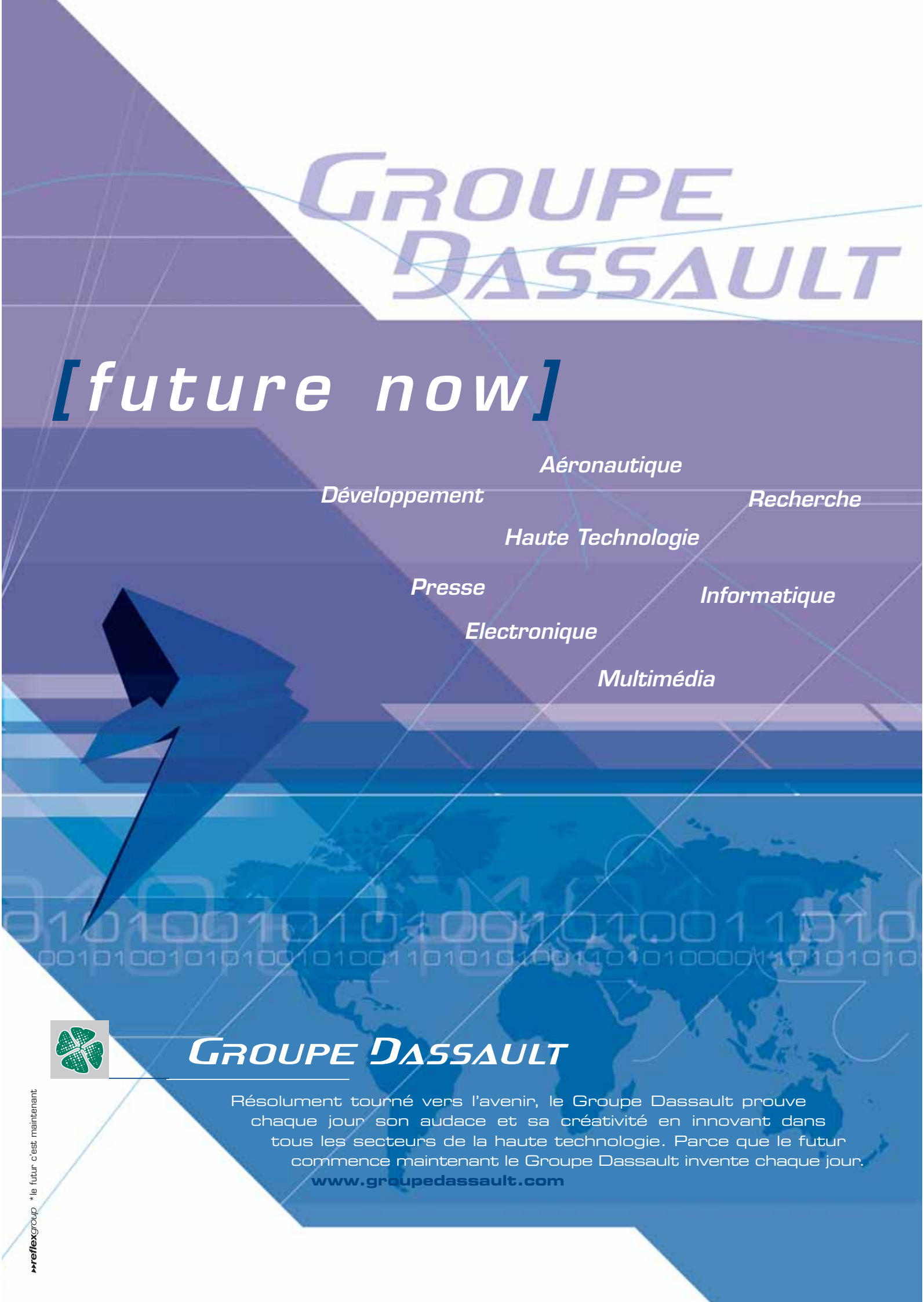


- Ouvert tous les jours pour déjeuner
- Le soir sur réservation à partir de 25 personnes

Fermeture : dimanche et lundi

Club de la France Libre - 59 rue Vergniaud 75013 PARIS ☎ 01 53 62 81 81

Contact groupe : ☎ 01 53 62 81 83 🖷 01 53 62 81 80 - e.mail : fondation.fl@free.fr



GROUPE DASSAULT

Résolument tourné vers l'avenir, le Groupe Dassault prouve chaque jour son audace et sa créativité en innovant dans tous les secteurs de la haute technologie. Parce que le futur commence maintenant le Groupe Dassault invente chaque jour.

www.groupedassault.com

reflexgroup *le futur c'est maintenant